

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 920

MONTRÉAL, 14 DECEMBRE 1901

5c LE No



FRANCE : LE DÉPART DES CONGRÉGATIONS.—Les adieux au Couvent

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 DECEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 B. d. P. 735

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur;
COLOMBINE (Mlle Eva Circé), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

A NOS LECTEURS

Nous avons le vif plaisir d'annoncer à nos lecteurs et amis que le MONDE ILLUSTRÉ paraîtra, après le numéro exceptionnel de Noël, régulièrement sur quarante pages.

Illustré avec autant de soin qu'avant, contenant des articles sérieux sur les actualités, des contes en vers et en prose, des légendes qui toujours charment, de la musique facile pour tous.

Deux romans illustrés, seraient aussi pour nos lecteurs un véritable régal, car s'il est parfois monotone de lire des romans, une gravure signée d'un nom connu jette dans le texte une gaieté que tous apprécieront.

Le nom des collaborateurs au MONDE ILLUSTRÉ, leurs travaux précoces, l'estime que leur ont déjà valu leurs écrits dans la grande famille de nos lecteurs est pour nous une garantie de succès.

LE MONDE ILLUSTRÉ,
33-35 37, rue St-Gabriel.

GRAND NUMÉRO DE NOËL DU MONDE ILLUSTRÉ

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ publiera, à l'occasion de la Fête de Noël, un numéro spécial qui fera certainement parler de lui. Agrémenté de magnifiques illustrations, rempli de contes et nouvelles, dont quelques unes canadiennes, de variétés littéraires, de charmantes poésies, ce numéro fort de cinquante à soixante pages, qu'accompagnera un feuillet illustré à sensation, ne se vendra que cinq centins. Il serait bon que nos amis lecteurs retiennent chez leur marchand le nombre d'exemplaires qu'ils désirent, car, d'après les pronostics, nous croyons savoir qu'il sera rapidement enlevé.

Envoyez de suite vos commandes

BUREAU, 33, RUE SAINT-GABRIEL,

Montréal.

Il nous est particulièrement agréable d'annoncer à nos lecteurs que Edmond J. Massicotte a terminé le dessin de la couverture de notre numéro de Noël.

Edmond J. Massicotte nous fait vivre une scène canadienne du plus grand réalisme. C'est un tableau typique de nos paysans de campagne. Cette couverture aura sa place dans les foyers et méritera sans nul doute l'encadrement. Cette gravure sera tirée en couleurs.

LE CANADA AUX CANADIENS

Il est des gens grincheux qui prétendent—oh ! ce sont de bien mauvaises langues !—que les étiquettes ne sont pas exactement la désignation de la marchandise, en un mot que le pavillon n'indique pas toujours la valeur de ce qu'il couvre ! Je vous laisse à juger si ces opinions sont vraies ou tout simplement malveillantes ! Mais pourquoi, me semble-t-il vous entendre dire, cette singulière entrée en matière ?

Tout simplement parce que j'ai lu, il n'y a pas bien longtemps et là tout près d'ici, que la fameuse devise, vous savez : "Le Canada aux Canadiens," était prise un peu par tout le monde, beaucoup à tort et à travers et, somme toute, arborée pour le plaisir des yeux, les délices de l'oreille, ne constituant qu'une phrase sonore, ronflante, claironnante, mais absolument dépourvue de sens pratique.

J'avoue que cela m'a un peu démonté d'entendre dire et crier cela, et par un bon Canadien encore.

—Vous n'ignorez pas qu'il y a de bons et de méchants Canadiens, la perfection, hélas ! n'étant pas de ce monde.

Or, je me suis demandé, à la suite de cette lecture, s'il ne serait pas bon de combler cette lacune—les lacunes étant créées et mises au monde uniquement pour être comblées—et l'obscur publiciste qui est votre serviteur ramassa cet emblème, tel un soldat saisissant le drapeau que portaient ses officiers morts au combat.

Quand on ramasse un drapeau tombé, le devoir commande de le brandir fièrement et, comme cet acte, tout héroïque qu'il soit sur le champ de bataille, ne constitue pas, au figuré, une bravoure de toute première classe, il me semble bien qu'il faudrait de plus, à l'ombre de ses plis, venir, pendant quelques semaines au moins, vous dire tout ce que je pense sur cet intéressant sujet : Le Canada aux Canadiens. Ça c'est un devoir agréable, croyez le bien,—pour moi tout au moins—et, s'il ne l'était pas complètement pour les lecteurs, on me pardonnerait peut-être la pauvreté de la forme en faveur de l'intention.

Ainsi donc, voilà qui est convenu, j'arbore le drapeau, et je commence ma petite histoire avec cette arrière-pensée consolante : La mine est tellement riche que ce serait vraiment bien malheureux si ma bonne étoile ne me faisait tomber sur quelque filon.

Le Canada aux Canadiens ! cela veut dire, pour tout le monde, la paisible propriété du sol à la race qui l'a défriché !

Cela veut dire : la jouissance, également paisible, des exploitations, des industries quelconques que son travail opiniâtre a fait éclore et prospérer !

Il me semble que c'est bien là la définition, claire comme de l'eau de source, de la devise en question ?

Donc, si le Canada doit, en bonne et honnête logique, appartenir aux Canadiens et, sous cette désignation il est juste de comprendre, non seulement les natifs du Canada, mais aussi ceux qui, y ayant fixé leur demeure en ont fait leur véritable patrie, contribuant par leur travail à sa prospérité, ne faut-il pas, dis-je, que ses propriétaires incontestés le défendent contre toute atteinte, le gardent jalousement pour eux et leur descendance ?

Si je ne craignais de tomber dans un lieu commun,—et de quelle hauteur, ô mon Dieu,—j'insinuerais bien que poser la question c'est la résoudre, mais je n'ose, en vérité. Il me semble, néanmoins, élémentairement prouvé, entendu, jugé, que tout ce qui a été dit précédemment est l'expression de la vérité, pure, nue même—vous savez, celle qui sort de son puits ?

Mais alors, veuillez bien me dire votre opinion sur le fait d'un Monsieur qui, trouvant le gâteau que vous avez pétri, façonné, en train de cuire, essaie, gloutonnement de le dévorer ?

En voilà encore une question qu'il suffit de poser pour... (voir plus haut).

Elle vous semblera sans doute, tout comme à moi, du reste, facile à élucider. Il faut, énergiquement, donner du pied dans le dos au malappris et malhon-

nête individu qui vient ainsi, à votre barbe, manger votre bien.

Mais, assez de métaphores, car je suis sûr que nous nous comprenons bien.

Celui qui a pétri le gâteau et qui était en train de le faire cuire lors de la tentative malhonnête du quidam : c'est vous ou moi.

Le gâteau lui-même : notre jeune et cher pays.

Le vilain monsieur, qui brûle de le dévorer et souvent le dévore : le parasite hideux, l'exotique sans scrupules, le cosmopolite sans vergogne qui, ne pouvant ou surtout ne voulant pas travailler, préfère s'emparer du produit de notre industrie, à nous, travailleurs.

Enfin nous y voilà et puisque le mot est lâché, entrons en plein dans le vif de la question,—ça, c'est est une figure : entrer en plein dans un vif !—

Je vais avant de terminer, aujourd'hui, s'entend, vous poser encore une question ?

Qu'est-ce donc qu'un cosmopolite ? ?

Nous chercherons ça ensemble, si vous le permettez, la semaine prochaine.

JEAN CANADA.

LA VIE COURANTE

L'un de nos plus sympathiques collaborateurs, M. Gustave Comte, a été frappé d'un grand malheur. Sa femme, née Blanche Duquette, est décédée la semaine dernière.

Madame Comte ne connaissait encore rien des misères du monde. Elle s'est en allée sans s'être une seule fois plainte de la terre. C'est une heureuse !

Mais son bonheur coûte trop à ceux qui restent. Les mourants n'appréhendent pas la douleur que va produire leur deuil. Cette pensée ferait vraiment horrible la mort, et la religion a su la rendre douce en amenant un sourire de revoir aux lèvres des agonisants. Ce sourire nous dit combien ils sont heureux de partir, combien ils mettent peu d'efforts à se retenir à la vie.

Madame Comte est morte en souriant, comme elle avait souri tous ses dix-neuf ans, choyée et aimée de tous n'ayant connu que deux choses en l'existence, la musique et l'amour.

Ne la plaignez point d'être morte
Celle qui vient de s'en aller

Le bonheur seul lui fit escorte
Dès son berceau qu'il a doré ;
Elle n'aura jamais pleuré...

Ne la plaignez point d'être morte !

Elle était aimée... Ah ! qu'importe
Qu'elle s'en aille à dix-neuf ans !
Pas d'hiver après ce printemps...

Ne la plaignez point d'être morte !

** L'échotier de *La Presse* signale à ses lecteurs une récente constatation pathologique tendant à démontrer que l'acide tannique contenue dans le thé infusé, venant en contact avec l'albumine qui recouvre les parois intérieures de l'estomac, produit un tonneau d'albumine, plus effroyablement dit : du cuir.

Le confrère eut plus consolamment fait de prescrire le moyen d'enlever le danger de ces minuscules et gracieuses tanneries intimes qui se présentent au *fin o'clock* sous la forme de tasses de thé. Il eut mieux fait d'indiquer comment préparer le thé d'innocente façon.

Les feuilles de thé contiennent effectivement du tannin et de la théine qui s'extrait indépendamment l'un de l'autre par l'action de l'eau chaude : la théine d'abord, puis ensuite l'acide tannique qui exige une plus haute et plus persistante chaleur. La théine est le principe nutritif, stimulant et aromatique du thé ; le tannin est son principe nocif. Le secret consiste à retirer des feuilles de thé leur matière avantageuse et à y laisser le tannin.

Pour ce, mettez dans une théière de l'eau chaude ou tiède, pas plus qu'il n'en faut pour faire nager les feuilles de thé en aussi grande quantité que vous en avez l'habitude, (cependant que Brillat-Savarin déclare que le bon thé ne doit pas être chargé) ; mai-

tenez
feu, a
plisse
que
extra
drez
infus
conte
l'orga
Cer
assez
feuille
de bri
Mais
sultor
que le
* * *
premi
par le
et illu
La
ouvra
autan
MM.
livre
frère

Il y
guerre
ressor
jadis
yeux
pour l
une m
Leur
larme
idéale
sortie
décon
jour,
chose
tion
force
est ha
cher a
déses
l'histo
ment
perséc
d'hui
consti
serra h
de gra
de l'es
essenc
serra p
faibles

Dep
cyclop
u actu
consci
compa
émeuv
terre
Espér
Angla
Popula
guerre
par tou
Une
aux B
leur se
vous
fascio
curiosi
encore
pain, c
qui se
attenti
justem
la-bas,
France

* * *
Journ
—Ce
pauvre
—O
Les

SYMPHONIE EN BLANC

A madame Gustave Comte, née
Blanche Duquette, décédée le 2
décembre 1901, à l'âge de 19 ans

prenez durant trois minutes la théière sur un petit feu, afin que l'infusion s'opère sans ébullition ; remplacez la théière d'eau chaude, et transvasez afin que les feuilles, dont le tannin n'est pas encore extrait, cessent de tremper dans le thé. Vous obtiendrez ainsi du thé aussi fort que s'il était autrement infusé, sans amertume, doux, parfumé, clair et ne contenant aucun tanin chargé de nous tourner l'organe digestif en un vulgaire soulier de bœuf.

Certains avarés, qui ne trouvent jamais leurs poches assez grandes, souffriraient volontiers un porte-feuille en guise d'estomac, à proximité d'un cœur de brique réfractaire et d'une conscience de glaise. Mais comme ce porte-feuille serait incommode à consulter, vaut encore mieux laisser aux organes le rôle que le Créateur leur a assigné.

** Nos libraires canadiens-français annoncent le premier fascicule de *l'Histoire de la guerre anglo-boer* par les frères J.-H. Rosny, les vigoureux romanciers, et illustré par le célèbre Daniel Vierge.

La renommée des auteurs nous fait attendre un ouvrage très important, au point de vue historique autant qu'au point de vue littéraire et artistique. MM. Rosny ont eux-mêmes indiqué le but de leur livre dans une interview que vient de publier un confrère parisien :

Il y a des enseignements à tirer de cette effroyable guerre, disent-ils. Ces enseignements nous les ferons ressortir. Puissent-ils ouvrir les yeux de ce qui fut jadis la libérale Angleterre. Puissent-ils ouvrir les yeux de l'Europe, sur le monde nouveau que découvre pour l'âme la résistance des Boers. Les Boers sont une nation Christ. Ils souffrent pour nous tous. Leur générosité, leur bonté qui nous fait verser des larmes, les désignent comme zélés d'un nouvel idéal. La Grande-Bretagne, au contraire, pour être sortie du droit chemin, croule de toutes parts et se déconcerte. Elle s'obstine, elle s'endurcit et chaque jour, avec son argent, avec son sang, elle perd une chose infiniment précieuse, le prestige d'une conception philosophique humaine où la justice prime la force et le travail la guerre. Examinez-la bien : elle est hagarde de son méfait ; elle s'efforce de nous cacher son désespoir et son impuissance, mais elle est désespérée et impuissante. Car voici la leçon de l'histoire : La persécution des Anglais est un instrument providentiel pour grandir les Boers. Sous cette persécution, ils ont formé le petit peuple d'aujourd'hui ; sous la guerre inique, féroce, abominable, ils constitueront la vaste nation future. L'Angleterre sera humiliée dans sa chimérique puissance. Il n'y a de grand et de définitif sous le soleil que les œuvres de l'esprit. Ce que nous appelons la force est, par essence, une vieilleries, une routine. Le monde ne sera pas au poing des forts, il sera au génie des faibles.

Depuis plus de deux ans, cette effroyable, sinistre, cyclopéenne, et prodigieuse guerre du Transvaal est d'actualité. Depuis plus de deux ans, elle étouffe la conscience des peuples. L'admiration, la colère, la compassion se lèvent tour à tour en nous, et nous émeuvent sur ce qui se passe dans cette pointe de terre ironiquement terminée par un Cap de Bonne-Espérance, devenu un Cap de Désespoir pour les Anglais. MM. Rosny ont entrepris d'apprendre au populaire cette agonie d'un peuple. *L'Histoire de la guerre anglo-boer* se vendra, en toutes les langues, par tout le monde en même temps.

Une part des bénéfices de la publication est réservée aux Boers en campagne. Une édition hollandaise leur sera gratuitement envoyée. De telle sorte que, vous et moi, en achetant chaque semaine notre fascicule, nous ne contenterons pas seulement notre curiosité, notre goût littéraire, nous apporterons encore notre obole aux Boers, nous donnerons du pain, du lait, à ceux qui souffrent, de l'argent à ceux qui se battent, et nous contribuerons à la délicate attention donc le président Kruger s'est montré justement ému : le livre en langue hollandaise portant, là-bas, aux combattants, le salut enthousiaste de la France, de toute l'humanité compatissante.

** On potine sur la polémique qui sévit entre *Le Journal* et le directeur de *La Presse*.

— Ce que les bleus le font aujourd'hui danser, ce pauvre M. Dansereau.

— Oui, et danser haut !

Les calembours s'y mettent : ça achève.

HENRY D'ÉLS.

Si douce et si gracieuse, elle n'a fait que passer au milieu de nous, emportant sur sa lèvre glacée la fixité rigide d'un dernier sourire !... Pauvre petite morte !...

Hier encore, gamine insouciant, elle allait jupe courte, chanson aux lèvres, cheveux au vent, mais frissonnant déjà au souffle divin de la muse sacrée. A l'âge où les autres enfants font des ramages à leur poupée, les doigts de Blanchette erraient sur les touches d'ivoire, les faisaient rire, pleurer, chanter, à sa guise. Sa voix s'emplissait de sonorités émues, caressantes, filet d'harmonie où s'emmailait le cœur, comme un oiseau pris dans un lacet. Chant frère et doux, presque aérien, qui laissait à l'âme un rayon d'or comme si le ciel se fut entr'ouvert et qu'un ange vous eût souri ! Chère petite morte !...

Un jour vint, où la fillette entendit chanter en elle une harmonie qu'elle ne connaissait pas : ce que le papillon souffle au bouton de rose pour le faire s'entr'ouvrir. Un passant s'était arrêté surpris, avaient remarqué d'entre les autres fleurettes, cette blanche rose, ondulant sur sa tige flexible, la main tendue, il implorait la grâce de la cueillir... Blanchette acquiesça d'un soupir parfumé.



Sa première robe longue fut sa robe d'épousée...

L'orgue chantait : des voix d'anges montaient vers le ciel avec les larmes des parents et l'encens des prières. Et, Dieu ratifia sur le grand livre du destin, l'hymen de ces deux cœurs aimants...

Mais l'élu comptait sans le Jardinier qui moissonne pour sa grande serre de là-haut : Lui aussi avait jeté son dévolu sur la rose blanche. Mais l'Éternel eut pitié : " Je la lui prêterai un an !... Et ma rose n'en sera que plus belle, dans son plein épanouissement, quand l'astre de l'amour aura rayonné sur elle ! "

L'Éternel a tenu parole. Heureuse petite morte !... Tu n'as pas vu ta beauté s'effeuiller jour par jour, sous le souffle mortel du temps, ton cœur n'a pas connu le déclin de l'amour, cette étoile qui se lève rayonnante, pâlit, se ranime, se cache dans les nuages, scintille encore par intermittence, puis tombe dans le vide ; tu emportes toute fraîche la gerbe des illusions que les séraphins sèment dans l'âme des adolescentes, le prisme radieux de tes seize ans ne s'est pas embué de l'haleine des méchants. Tu n'as connu de la vie que la joie, les caresses, le murmure discret de l'admiration respectueuse, la tendresse passionnée d'une mère, les baisers d'un père, l'affection d'un frère, l'adoration de l'adoré, l'amitié profonde et douce des amis, les enchantements de l'harmonie qui ont bercé tes rêves ingénus d'enfants et de vierge. Oui, heureuse petite morte...

Blanche, nom symbolique que les séraphins ont soufflé sur ton berceau dans un volètement d'ailes. Blanche, tu reposes immobile dans cette statue marmoréenne qui fut toi. Le satin cassant de la robe sculpturale, couleur des lèvres exangues est parsemé de lis, de roses, de chrysanthèmes qui s'unifient à la parure de la jeune femme. La tête pâle de la dernière lèvre, lourde d'un diadème de cheveux bruns creuse l'oreiller où elle dort son froid sommeil de trépassée, mais il semble, en la regardant à la lumière vacillante des cierges, que ses paupières délicates, ses lèvres nacrées vont se mettre à battre comme l'aile des colombes. Triste illusion, ce que la mort scelle ici-bas ne s'ouvre que là-haut !...

Blanche, je sais pourquoi ce sourire qui court sur tes lèvres aux roses, c'est d'avoir sommeil au milieu de ces fleurs blanches comme ton nom ! C'est de planer dans l'espace immatériel et pur, vêtue des tulles nuageux, un jour que la terre est tout emmousselinée comme une chambre nuptiale, un jour que dans les forêts engivrées de cristal comme des girandoles, un orchestre mystérieux chante la grande symphonie en blanc. Cette béatitude sereine de tes lèvres de marbre, c'est d'aller préluder dans les pays éthérés au concert de l'éternel printemps, où la douleur et les larmes sont inconnues, où les pommiers et les aubépines, toujours blancs, nourrissent les ombres de parfum !...

Chère immortelle, tu peux encore chanter sur les cordes de nos âmes l'hymne à l'éternel amour, à l'espérance, le Noël de la Patrie, toi qui sais maintenant le secret des divines harmonies. Que ta blancheur s'incline sur le front de ceux qui te pleurent pour déposer un suprême baiser de consolation.

COLOMBINE.

A MADELEINE DE LA "PATRIE"

A mon tour de vous dire ma reconnaissance pour votre sympathique "merci". Ne soyez plus désolée, Mademoiselle Madeleine, de m'avoir imposé un sacrifice : c'était sans le vouloir, je le sais bien, et d'ailleurs, je vous le pardonne encore plus volontiers, puisque vous voulez bien m'accorder votre franche et solide amitié. Je l'accepte de tout cœur, cette fleur au parfum si délicat, et je vous avoue que, moi, je la cultive depuis longtemps en votre honneur... C'est vous assurez que vos jolis écrits ne me laissent pas insensibles et que j'applaudis à tous vos succès, sans oublier les nombreux succès remportés à Québec, lors de votre intéressante conférence dans la vieille capitale.

Oui c'est cela, ma chère Madeleine, soyons sœurs et aimons-nous bien... C'est elle, l'amitié, qui fait vivre... vous savez... Sans elle, frères vaisseaux privés de pilote, toujours battus par des vents contraires, jetés à leur gré ça et là, nous péririons tous sans recevoir un mot de pitié, on nous échapperions au danger pour souffrir encore. Consolatrice de tous les mortels, elle seule donne des jouissances que la crainte et le remords ne peuvent empoisonner... Ainsi donnons-nous la main, aujourd'hui, et restons amis !

Avant de vous quitter, j'ai bien envie de vous dire une chose : il paraît que notre écriture à toutes deux est "certainement parente," si nous ne le sommes pas pour vrai... Aussi, mes amis voulaient absolument m'attribuer l'article "Au Tombeau de Mercier", signé "Madeleine"... et tous d'être surpris de mon enthousiasme sur pareil sujet... Vous devinez pourquoi ?... mais chut ! ne parlons pas politique... notre "parenté" s'affaiblirait peut-être, et j'y tiens trop pour cela.

Je vous souhaite du bonheur, ma chère Madeleine, dans votre noble mission de journaliste, et vous prie de croire à l'affection de votre nouvelle petite "sœur."

MADÉLEINE-PAULE.

De la musique, deux nouveaux romans qui seront pour tous une surprise agréable, des vers, des contes et des légendes, de la littérature et des dessins à toutes les pages, voilà le numéro de Noël dont je veux encore un millier d'exemplaires : lettre de Santa Claus au MONDE ILLUSTRÉ.

LA FEMME CANADIENNE

CONFÉRENCE AUX DAMES BIENFAITRICES DE L'INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES, 1900

(Suite)

Ah ! la Canadienne, généralement, n'est pas de ces femmes qui confient, de gré, à des mains mercenaires, à des marâtres, le soin de traiter, d'élever ses enfants.

Du nouveau-né, le nid capitonné de dentelles et de rubans a une place près de sa couche. Le jour, la nuit, la surprennent courbée sur ce trésor de son âme. Elle vit de ses sourires ;—elle pleure de ses larmes. Elle recueille chacune de ses respirations comme autant de symptômes de calme repos, ou de fièvre, de malaise, d'agitations nerveuses. Elle ne perd aucun de ses mouvements ; rien ne lui échappe ! Elle ne peut détourner la vue de cette chère créature, de cette fleur fraîche et brillante, de ce front qu'aucun nuage ne voile encore !

Sur ses traits, brillent tour à tour l'expression de la joie et de la crainte, l'extase de l'amour et de l'espérance. Puis, quand le chérubin, ouvrant ses petits yeux, lui tend ses faibles bras, entoure son cou d'une chaîne gracieuse et bien légère, la mère ravie le presse fortement sur son cœur...

On sent là, sous la puissance de cette caresse maternelle, une vigilance de tendresse capable de garantir l'enfant de tous les souffles impurs qui pourraient venir s'abattre sur sa frêle organisation.

Et plus tard, lorsqu'il grandit, cet être formé de son sang, nourri de son lait, et même à cette époque de l'adolescence, où la supériorité la plus douce pèse comme un joug, la mère canadienne, au sentiment énergique et tendre à la fois, ne sait-elle pas faire respecter l'obéissance qui lui est due ? Son reproche est-il sans aiguillon pour exciter au bien ?—Et dans les combats difficiles, n'a-t-elle pas ses larmes ?...

Avec les ruses admirables, qu'emploie la mère de famille canadienne pour se conserver toujours un passage, qui conduit aux endroits les plus secrets du cœur de son enfant, avec de tels soins, de telles sollicitudes, le Canada ne peut avoir que des hommes forts, vaillants et courageux.

Aussi est-ce bien sur elle que reposent l'espérance de la patrie et la gloire de la nation.

* *

Mesdames, il nous faudrait encore voir la femme canadienne dans une situation non moins grande de la vie. Il nous faudrait la voir enrôlée sous la bannière de sainte Thérèse, de Marguerite Bourgeois, de Sœur Caouette, de Madame d'Youville,—il nous faudrait la voir petite servante de saint Vincent de Paul, sous la pieuse égide de madame Gamelin, toute d'abnégation, d'oubli d'elle-même, d'amour...

Je n'aurais qu'à vous dire, mesdames : descendez dans vos cœurs et mesurez l'admiration que vous éprouvez pour les saintes femmes qui en appellent à votre inépuisable charité, dans leur œuvre régénératrice des Sourdes-Muettes...

Mais, je n'en ferai rien : la louange toute pure pourrait ici blesser profondément celles qui en seraient l'objet.

Cependant, vous me permettez, pour traduire et vos sentiments et les miens, de vous lire une page, prise à tout hasard, mais qui ne saurait être ni plus éloquente, ni plus délicate :

Une chose que j'ai toujours admirée, dit un auteur, c'est qu'il y ait encore parmi nous des jeunes filles qui, par piété sincère, renoncent librement aux joies que leur promettait leur beauté ou leur naissance, pour aller embrasser un crucifix...

Et ce sont des femmes qui donnent cet exemple au monde, elles que Dieu semble n'avoir créées que pour traverser la vie en souriant ! ce sont elles qui portent les couronnes d'épines, elles dont le front n'aimerait à se parer que de couronnes de fleurs !

Et la voilà cette femme tantôt au pied de la croix, toute sérieuse, toute immobile, toute recueillie priant pour ceux qui se sont laissés aller au mal, priant pour vous et pour moi ;—tantôt autour d'un lit, pieuse et

toute empressée, cherchant, à force de soins et d'amour religieux, à calmer les maux même les plus cuisants d'un malade ; et cela n'est pas l'ouvrage d'une heure, d'un jour, d'une semaine : c'est une vie tout entière passée dans le sanctuaire et l'asile des malheureux.

Pour l'homme gisant sur la couche douloureuse, la sœur de charité est un ange de consolation et d'espérance ; c'est un rayon divin au milieu d'une nuit triste et sombre ; c'est une douceur ineffable au milieu des amertumes qu'un long mal a causées.

Que de souffrances ont paru moins cruelles en présence de ces saintes femmes que la religion a rendues si dévouées !

Combien de mourants ont trouvé leur agonie moins affreuse en entendant les douces paroles que la sublime sœur a murmurées à leur oreille !

Madame la Présidente,

Très chères Sœurs,
Mesdames,

J'ai abusé de votre patience ; concluons donc cette trop longue conférence :

Qu'elle porte une robe de soie ou une robe de bure, la femme canadienne a un cœur grand comme le monde ! et la dignité du devoir le remplit...

HERMANCE.

COMMENT COMBATTENT LES BOERS

Un de nos compatriotes, ancien officier français, qui a passé plusieurs mois, l'an dernier, à faire le coup de feu au milieu des colonnes boers, a résumé en quelques notes brèves et claires la théorie de combat des vaillants champions de l'indépendance. Voici ces notes qui, tout pour avoir un caractère rétrospectif, n'en sont pas moins intéressantes :

« L'armée boer marche sans le moindre ordre, mais avec une rapidité extraordinaire. Le chef de chaque fraction connaît seulement le but de la marche et s'y rend le plus vite possible, sans s'occuper des autres commandos. Quand il aperçoit, près d'un cours d'eau, un terrain favorable encore inoccupé, il s'y installe. Les voitures se rangent hors de la route, les animaux sont mis à paître sous la surveillance des Cafres, les feux s'allument ; puis, le café avalé, les Boers s'endorment en attendant le lever du soleil ou de la lune pour continuer leur chemin. Les diverses fractions de la colonne se dépassent sans cesse, et l'on marche continuellement à travers les bivouacs. Les attelages séparés, les cavaliers groupés sans aucun ordre, les hurlements poussés par les Cafres pour animer les mules, les sifflements des longs fouets à tige de bambou, donnent au commando l'air d'une caravane de bohémien plutôt que d'une armée en marche. Sauf l'artillerie, aucun uniforme.

« Le Boer part pour la guerre dans son costume habituel. Il porte un veston de couleur foncée, sur lequel les cartouchières sont jetées en croix de Saint-André, un pantalon et de grosses bottines lacées, dont l'une seulement est armé d'un éperon, généralement tourné à l'envers. Le tout est surmonté d'une longue barbe et d'un chapeau de feutre à petits bords, bientôt déformé par le soleil et les pluies. Dans cet attirail, le Boer entre en campagne ; ses trois ennemis sont les mouches, le soleil et les Anglais. Contre le soleil, le Boer porte un parapluie attaché, par une espèce de dragonne, à l'aiguillon de sa selle, et, contre les Anglais, un fusil Mauser en bandoulière ou dans un godet pendu derrière sa jambe droite.

« A l'usage de ses auxiliaires, le cheval et le Cafre, mais surtout à l'usage de ce dernier, le Boer ne quitte jamais son fidèle *sjambock*, lanière de cuir d'hippopotame, qui, dans une main habile et expérimentée, fait du premier coup jaillir le sang du dos d'un nègre discipliné ou voleur. Il ne faut pourtant pas croire que les Boers s'en servent cruellement, et c'est seulement après un jugement en bonne forme que le domestique est condamné à un certain nombre de coups variant de dix à vingt-cinq, suivant la gravité de la faute. Ce système est, d'ailleurs, aussi défectueux que légal, m'expliquait un vieux Boer auquel une longue prati-

que du *sjambock* avait appris que peu importe le nombre de coups, pourvu qu'on arrive à faire crier le patient ; sinon, il considère l'exécuteur comme vaincu et n'a plus pour lui que du mépris.

« Quand l'armée s'arrête pour un certain temps, les commandos établissent leurs *laagers* près d'une station de chemin de fer. Les tentes se dressent rapidement, les trains amènent des troupeaux de bœufs et des approvisionnements de toute sorte, une boulangerie rudimentaire est montée près de la gare ; quelquefois même, des wagons entiers de paille d'avoine et de maïs permettent d'améliorer la nourriture des chevaux. L'aspect du camp est au désordonné et pittoresque que la marche des commandos.

« Au camp même, lorsqu'il n'y a ni combat ni mouvement quelconque, les Boers partagent leurs temps entre le sommeil, les prières et les exercices de tir. Les psaumes, lents et monotones, ne sont interrompus que par des coups de fusil qui se croisent dans toutes les directions et rendent les abords du *laager* souvent plus dangereux qu'une ligne de bataille.

Actuellement, les Boers ne songent plus qu'à former la ligne de bataille. Ils continuent à se battre comme de lions ; mais à la façon des *guerrilleros*, se divisant en petites troupes mobiles, insaisissables et audacieuses ; pratiquant l'embuscade, faisant sauter les trains, exaspérant l'ennemi, se ravitaillant même à ses dépens...

VAINES PITIÉS

Elle s'en allait toute seule, la pauvre vieille, le long d'une côte abrupte, dans la mélancolie d'un soir d'automne. La température était idéale et le lieu où nous étions, beau comme les édens que l'on rêve.

Mais la pauvre mendiant qui cheminait près de moi semblait ne rien percevoir de la beauté calme et religieuse de ce soir de septembre. Elle allait tristement, tête basse, songeant peut-être à l'accueil brutal qui l'attendait au retour. Me sentant prise d'une pitié suprême, je m'approchai, voulant la secourir. Je tendis la main pour soulever le panier qu'elle portait avec tant de peine et qui lui arrachait tant de soupirs. Sans doute, elle comprit ce mouvement, car, avec un geste de satisfaction sincère, elle m'abandonna son lourd fardeau. Et je devinai alors sur cette figure ternie la perdue caresse du malheur. Un front couvert de rides, de grands yeux bruns reflétant une souffrance profonde et des joues sillonnées par la douloureuse voie des larmes. J'aurais voulu répandre sur la blessure cachée le baume précieux de la compassion, mais je n'osais... Elle me semblait si triste la pauvre vieille, si malheureuse !...

C'était maintenant, l'heure délicieuse du jour mourant ; l'Angelus ondulait dans l'air calme et doux. En l'entendant, la pauvre vieille s'arrêta, éleva vers le ciel son visage pâle, qu'illuminait un rayon de foi naïve et profonde, puis, avec une ferveur angélique, récita l'antienne à la Vierge.

La-bas, dans la pénombre, apparaissait le petit village, bat de notre course nocturne ; nous approchions, et la pauvre vieille n'avait pas encore parlé. Devinant sans doute mon intime curiosité, elle me dit, avec un irrésistible accent de tristesse : « Vous avez été bonne pour moi ; vous vous intéresserez à ma pauvre vieillesse quand vous saurez que j'ai souffert. Oui, beaucoup souffert... Et ce fut le récit d'une vie d'angoisses, de chagrins, de tristesses et d'ennuis. Pourtant, ajouta-t-elle, je conserve, là, la suprême espérance d'un bonheur infini, non pas ici, mais là-haut... Un jour, je serai heureuse, vraiment heureuse, et c'est pour ce bonheur là que je veux supporter allègrement la vie, le peu de jours qu'il me reste à passer ici... En voyant cette figure maintenant radieuse, cette résignation sublime, cette espérance chrétienne, je ramassai mon inutile compassion et j'eus envie de m'agenouiller devant cette femme au cœur si bon, à la foi si vive et de lui dire : « Aie pitié de moi, toi qui as le secret de conserver, au milieu des tumultes et des embarras de la vie, une paix si suave, une espérance si divine... »

ROSE DE MAI.

LE PARTAGE DE LA TERRE

Les figures de ces pages, lentes proportionnelles, comparant les puissances coloniales, moins la Russie, dont les expansions successives...

LES COLONIES CONQUISES PAR L'EUROPE.

Le Portugal commença le premier la grande navigation, le grand commerce et la grande colonisation. Il se jeta d'abord sur le Maroc, où il conquiert Ceuta en 1415...

Après le menu Portugal vint sa grande voisine l'Espagne lancée en avant en 1492 avec les Caravelles de Christophe Colomb. En moins d'un siècle, eux aussi, les Espagnols découvrirent, parcoururent, domptèrent l'empire où le soleil ne se couchait jamais...

Les Hollandais entrèrent en lice un peu avant 1600; ils montèrent sur les brisées des Portugais dans l'Inde, à Ceylan, ils s'emparèrent des îles de la Sonde, même ils tentèrent de ravir le Brésil aux Lusitaniens...

Ensuite vint le tour de la France, qui envahit les Antilles, l'Amérique du Nord, l'Inde, et qui fut un moment la nation destinée à la maîtrise par son Canada, son Nord-Ouest et sa Louisiane...

L'Angleterre a hérité de tous, comme Grand-Bretagne et comme États-Unis; de la France en Amérique, aux Antilles, dans l'Inde; de la Hollande dans l'Afrique Australe; du Portugal sur le Zambouze et jusqu'à la baie Tangamense...



L'Inde; de la Hollande dans l'Afrique Australe; du Portugal sur le Zambouze et jusqu'à la baie Tangamense...

La Part de l'Angleterre

Deux années sont passées depuis l'événement que l'on vient de lire.

M. Charles de L... était un riche cultivateur: il avait hérité d'une belle fortune que son père lui avait léguée. Tout lui souriait, un bel avenir s'ouvrait devant lui.

Mais il possédait un caractère irascible et n'aimait guère les conseils des autres, ces personnes fussent-elles les plus dignes du respect et de l'attention.

Or, M. Charles de L... était justement une des personnes que le pauvre curé avait voulu ramener à de meilleurs sentiments envers ses co-paroissiens. Il fut un de ceux qui organisèrent l'enlèvement.

Deux ans déjà, comme on la vu, sont passés: deux années de remords et de larmes de repentir.

Ne touchez pas à l'oint du Seigneur. Il avait osé lever la main pour violenter un prêtre.

Il vit ses terres vendues une à une. Les malheurs s'accumulaient tous les jours.

Enfin, le plus terrible de tous, qui acheva de lui enlever tout espoir: sa femme mourut le laissant avec cinq enfants en bas âge, et il était presque ruiné.

Un contrat qui, espérait-il, lui aurait donné de quoi se rattraper, passa en d'autres mains.

Le malheur, toujours le malheur!

**

Un jour, M. Charles de L... étant aux étables pour voir au train ordinaire, fut plus longtemps que d'habitude. On s'inquiéta. Un des enfants alla voir et trouva son père étendu par terre, baignant dans son

sang, le ventre percé d'une ouverture par où sortaient les intestins, la tête tuméfiée. Une bête vicieuse lui avait enfoncé une de ses cornes dans le corps et l'avait épiqué sous elle.

Son enfant, fou de douleur, courut chercher du secours. On transporta le malheureux à la maison.

Dans son délire le pauvre homme répétait toujours: la main de Dieu; ne touchez pas à un prêtre.

On se rappela les jours néfastes où le pauvre égaré avait osé lever la main sur son curé.

On alla au presbytère pour quérir le prêtre afin de donner les dernières consolations au moribond, mais là encore la main de Dieu s'appesantit, le prêtre était absent.

Charles de L... expira en demandant pardon du crime qu'il avait commis.

**

Souvent, pendant les années qui suivirent l'acte odieux dont il s'était rendu coupable, on avait vu M. de L... se diriger du côté de l'église; on avait même remarqué que d'interminables sanglots le secouaient, pendant qu'il faisait son Chemin de la Croix. Ah! c'est qu'il pleurait amèrement son égarement. Dieu a dû pardonner à un repentir si sincère.

Aimons et respectons nos bons prêtres, qui rivalisent de zèle pour faire de bonnes œuvres, qui se dépensent pour rendre leurs paroissiens heureux.

Ne touchez pas à l'oint du Seigneur car sa main s'appesantira sur vous.

RENE SAINTE-FOYE.

St-Henri, nov. 1901.

THÉÂTRES

Nous approuvons et faisons nôtre, à toutes fins que de droit, la note suivante publiée par nos confrères du Pionnier, dans un récent numéro. LE MONDE-ILLUSTRÉ a pris la résolution d'adopter la même ligne de conduite à l'égard des théâtres.

Les journaux montréalais, et la Presse spécialement, ont mené contre l'immoralité de certains théâtres une vive et bonne campagne.

Nous croyons que nos confrères ont raison, et nous les félicitons de leur zèle.

Nous croyons aussi que l'heure est arrivée pour les journaux de donner à cette campagne de salubrité publique, une conclusion logique et pratique, quel qu'en puisse être l'inconvénient matériel.

Cette conclusion, nous l'adoptons sous la seule forme qui nous paraisse adéquate: nous prenons dès maintenant les moyens de résilier le plus tôt possible tous nos contrats d'annonces théâtrales.

LA DIRECTION."

Dans une montée peu éloignée du presbytère, une voiture stationnait. Trois hommes à l'air sombre attendaient. Le quatrième avait charge d'amener le pauvre curé à cet endroit.

Sous un prétexte mensonger, il sonna au presbytère: sa femme, qui était mourante, dit-il, réclamait les secours de la religion.

Comme bien on pensa, le bon curé ne se le fit pas dire deux fois: une personne se mourrait, son cœur lui dicta son devoir.

Silencieux, on marcha jusqu'à l'endroit fatal, où attendaient la voiture avec nos trois sacrilèges.

On y fit monter le prêtre, qui ne comprenait rien aux agissements des pauvres fous.

—Que veut dire tout ceci, se hasarda-t-il à demander, et que voulez-vous faire de moi?

—Vous mener chez Monseigneur; nous en avons assez de vous.

—Mais, mes amis, quel acte de bassesse vous commettez là; y pensez-vous, mes chers paroissiens?

Le pauvre prêtre avait cotame un sanglot dans la gorge, qui l'étouffait. Se voir ainsi malmené par ses enfants qu'il aimait encore, malgré cette révolte, lui qui avait été si bon pour eux.



La Part des Autres Peuples

LOIN DES YEUX... PRES DU CŒUR !

PAR JOSEPH BARNARD

LÉTTRES A SIMONE

CACOUNA, QUÉBEC.

IV

Ma chère petite ;

Vous me parlez d'un beau géant qui me ressemble, dites-vous. Flatteuse ! Quelque milliardaire américain en villégature, je suppose. Savez-vous que je vais être un peu jaloux de cet élégant ténébreux qui sait pourtant vous intéresser. Mais pour peu que Madame votre mère soit aussi bien disposée pour lui comme pour moi, la garde est sûre. Je suis tranquille.

Merci, de me rapporter les bonnes paroles de monsieur votre père. Je l'ai en grande estime, je vous assure. Il a connu les apretés de la vie, avant que d'en goûter les joies. Et s'il est à la tête de la fortune considérable dont il dispose aujourd'hui, il les doit à ses œuvres : à son intelligence et à sa probité. Chose rare.

Il est bien bon de me reconnaître quelque talent. Mais pour ce que vous ajoutez, si c'est de lui, c'est trop beau pour que j'ose y croire. Et je suis sûr que vous l'avez un peu poussé, — vous en êtes bien capable, charmante espiègle !

D'ailleurs, je sais que vous êtes de beaucoup sa préférée. A sa place, je ferais de même. Et voulez-vous savoir toute ma pensée ? Je crois que votre bon goût indiscutable, finira par nous rapprocher, lui et moi. Et tout-à-fait.

Madame, votre mère, elle, ne me connaît que mes défauts. C'est consolant. Je l'étonnerais grandement si j'osais lui avouer que moi, je ne m'en connais aucun. Je ne me vois que des passions !

Elles sont bonnes filles, au fond, ces passions, et pour s'apaiser, ne demandent qu'à être satisfaites. Je les apaise.

Nous faisons bon ménage, jusqu'à ce que, dans ma garçonnière, il en advint un autre. Et devant cette dernière venue, les anciennes m'apparurent laides et sales.

J'ouvris ma porte à deux battants et : Oust !... dehors ! Allez ! vous autres, qui disiez, entre deux hoquets, me donner le bonheur, — Vous m'avez sali ! Chez moi, vous étiez trop nombreuses, vous avez vicié mon air. Je croyais trouver en vous la joie de vivre, trompeuses !... Je ne savais à peine qu'exister. Houst !...

Grandes ouvertes ! portes et fenêtres ! Je veux du soleil, je veux de la brise. Celle qui entre, c'est la vie ! et je veux vivre, moi !

Cette dernière venue, chère petite, qui m'apparaissait gracieuse, comme la Jeunesse ; captivante, comme la Beauté ; douce à mon cœur, comme l'Innocence ; c'était l'Amour !... C'était vous.

Plus de place dans mon cœur pour autre que pour vous. Vous êtes pour moi cette passion victorieuse. Celle qui demeure.

Vous insistez pour que vous entretienne plus souvent de mes goûts, de mes habitudes, de mes projets, que je vous parle de moi enfin. Triste sujet ! C'est pour me connaître tout-à-fait, dites-vous. Quand vous en serez là, chère petite, vous serez plus avancée que moi, car je m'ignore absolument.

Enfin, puisque vous le voulez. Voici qui vous intéressera, je crois.

Ce matin, j'étais à finir un travail avant de descendre au bureau. C'était l'heure des commérages. Ma propriétaire et sa voisine sur le pas de leur porte, appuyées sur leur balai, devisaient sur ceci, sur cela. C'est ainsi que se colportent les nouvelles, rue Sanguinet, du moins dans mon quartier.

Comme il fut question de moi, je cite. J'aurai le courage de ne vous rien omettre.

—Pi vo't monsieur... mame Roulard ?

—Ben tranquille, mame Farland, ben tranquille.

—C'est drôle, y a pas toujours été comme ça...

—Pour ça, non, mame Farland, ... Jésus mon maître !...

—Oui, je sais, mame Boulard, j'étais pas mal fringant...

—Que voulez-vous, mame Farland, la jeunesse, on sait ce que c'est.

—Pi avec ça, la boisson... y crachait pas dedans.

—Dame ! mame Farland.

—Et prime pour la créature !... hé ! hé ! hé !...

—Jésus mon maître !...

—Votre garçon, qui !... mame Boulard.

—Si encore, mon garçon avait eu son cœur, mame Farland !...

—Oui, je sais, mame Boulard, un cœur d'or !

—Ma pauvre défunte, dans sa maladie, fallait du vin. On pouvait pas, c'est si cher... Eh, c'était lui qui y en donnait, mame Farland, et du plus fin.

—Faut dire, mame Boulard, que vous avez été bonne pour lui.

—Dame ! chu ben payée plus que de moi-même. Faudra que je vous montre le beau perlât qu'y m'a acheté.

—Y achève de gréiez vot maison mame Boulard !...

—Pauvre garçon.

—Pi y est si triste que ça ?...

—Quand je vous dis, mame Farland, y travaille, qu'y s'en donnera du mal. Fi quand y travaille pas, y jogle.

—Pauvre garçon !

—Faut qu'il aye queque gros chagrin...

.....
Vous entendez, chère petite ? Et c'est très vrai ; plus souvent qu'autrement... je jogle !

Brave vieille femme, qui, malgré sa pauvreté, abrita mes mauvais jours ! Quand, dans mes échappées d'étudiant, je faisais ripaille, et que je rognais ainsi de trop près mes faibles émoluments, des bons gros sous du ménage, si péniblement acquis, j'avais un peu ma part. Brave vieille !

Que de fois j'ai trouvé dans ma chambre où elle faisait fréchir ses tartes, un gros pâté, oublié là, par hazard (!)... et je mordais à belle dent... Je m'étonne aujourd'hui de n'avoir jamais soupçonné alors quelque tentative d'empoisonnement, ou de strangulation... Je mangeais quand même. Vorace jeunesse !

Maintes fois j'ai surpris le vieux et la vieille, en admiration muette devant quelques plans de maison, de pont ou autre... — Que faut-il qu'il soit instruit, pour peindre comme ça ce monsieur !...

C'était la douce ignorance, en attendrissement devant le savoir.

Ces humbles de la vie, ont eu leur part de sourires et de larmes. Et la mort de leur fille, le gendre est parti, leur laissant l'orphelin pour gonfler leur misère. Et ce bambin de cinq ans qui fiche des clous aux chaises, érafle les meubles et fait tapage, c'est la joie de ces vieillards. C'est un peu de chaleur, c'est leur soleil couchant. Le jeune polisson, enfonce ses dents de jeune chien dans le pain qu'on lui donne, et ne sait autrement remercier qu'en tendant de nouveau sa menotte rose et pottelée. La jaquette, la culotte, tout craque, tout éclate, dans l'éclosion de cette jeunesse en pousse !

Et quand, à la veillée, le petit, las enfin, se réfugie dans les bras de la grand'mère, je surprends chez cette aieule des frissons d'amoureuse, sous l'haleine de ce bébé. Elle trouve pour lui des câlineries, des chatteringues que jamais amante n'a soupçonnées. Et lui, paie de sa monnaie, en baisers, et s'endort.

La vieille tête grise se penche vers l'endormi. Je vois l'hiver sourire au printemps. Et dans ces yeux fatigués d'avoir vu plus qu'un demi-siècle, passe une flamme d'amour.

Sublimité des choses ! L'aieule retrouve les voluptés de sa jeunesse.

Elle est mère à soixante ans.

Si âcre que soit la peine, chère petite, il se trouve toujours une joie, là, tout près. Le malheur est pour ceux qui cherchent trop loin.

Le bonheur, la joie que je veux ; c'est vous-même !... Hélas ! ne suis-je pas indigne ?... Combien madame votre mère doit vous aimer pour nous garder si jalousement ! Elle vous défend de moi. Oserais-je l'en blâmer...

Je tremble,

Et vous aime,

GERALD.

PRIERE

A celle qui ne veut pas m'aimer

J'ai rêvé que vous étiez reine,
Que vous habitiez un palais.
Avec d'innombrables valets,
Servant leur belle souveraine.

Moi, j'étais un pauvre poète,
Un pauvre poète amoureux,
Qu'un rien, de vous, rendait heureux
Et qui rêvait votre conquête.

Un jour, je lus pour vous distraire,
Des vers, à votre intention ;
Ma voix tremblait d'émotion,
Et mon hommage eut vous plaire.

Vous m'avez dit : " Choisis, toi-même,
Ta récompense : que veux-tu ? "
Longtemps, mes lèvres se sont tu,
Mais mon cœur a dit : " Je vous aime ! "

" Que m'importe, à moi, la richesse ?
" Tout ne m'est rien, sans votre cœur "
Et, souriante : " Sois vainqueur,
" Puisque j'en ai fait la promesse "

J'étais heureux, comme on peut l'être,
Mais, mon rêve finit, soudain.
Depuis, dans mon cœur incertain,
J'ai senti ma flamme renaitre.

Dites, voulez-vous être reine ?
Je serai le tendre amoureux,
Je serai le poète heureux,
Qui captiva sa souveraine.

Déc. 1901.

PAUL HYSSON^s.

DOCTEUR SETH LOW

Le docteur Seth Low, qui vient de décrocher la brillante timbale de la mairie de New-York, est né il y a quelque cinquante ans. Il étudia d'abord à l'Institut polytechnique de Broeklyn, puis à l'université de Columbia, dont il devint plus tard le président.



Les degrés du temple de la science ne lui servirent pas de piédestal pour dominer la plèbe, il fut et resta du peuple, tout en étant un érudit et un homme du monde. Aux dernières élections, le docteur Seth Low battit son adversaire, M. Sheppard, par une majorité d'environ trente mille voix.

LE MONDE ILLUSTRÉ de Noël sera dans toutes les mains, et sera là avec plaisir durant les veillées de fête.



UN GROUPE ROYAL

Cette gravure représente les trois filles du roi Edouard VII d'Angleterre. A droite, la princesse Victoria, *la royale vi-ile fille*. A gauche, la princesse Maud et son mari le prince Charles de Danemark. "Harry", voilà le petit nom que lui donnent les membres de la famille royale, à cause de sa gaité enfantine, et de ses allures quelque peu garçonnières. Ce couple intéressant mène une très joyeuse vie : comme de modestes bourgeois, ils se paient la fantaisie d'aller faire leur tour d'omnibus ; ils cotoient d'humbles ouvrières, qui sont loin de se douter que leur robe roturière frôle l'élé-gance modeste d'une princesse du rang royal.

Au centre, le duc et la duchesse de Fife. Cette union bien que des plus heureuses a toujours été considérée comme une mésalliance par la famille royale. Car le sang qui coule dans les veines du duc n'est pas du pur *sang bleu*, ce dont on lui garde rancune. La conséquence de ce coup de tête de la princesse Louise c'est que, dans les banquets d'Etat, le duc de Fife ne peut prendre place au côté de sa femme. A la prière de son mari, la généreuse épouse a fait le sacrifice du faste royal pour mener le train de vie d'une simple dame anglaise.

Que le rédacteur de ce journal ait, depuis ce temps, changé d'opinion sur la question du rapatriement, pour des raisons qui le concernent seul, cela ne change rien au fait qu'il y a actuellement et qu'il y a toujours eu, à Fall-River et dans tous les centres où l'industrie du coton règne, une forte population flottante, dont l'existence est loin d'être un rêve de bonheur ininterrompu. C'est cette population flottante qui donne son aspect particulier à Fall River et c'est elle dont j'ai parlé en mon petit croquis.

En employant les couleurs sombres qu'il convenait, j'ai voulu rendre service d'abord aux lecteurs du Canada, qui seraient trop pressés de venir tenter fortune dans les manufactures. Quant aux Canadiens de Fall-River, parmi lesquels je compte de nombreux amis, ils viennent d'être menacés d'une réduction de gages, et je suis certain qu'ils ne tiennent nullement à ce qu'on leur attire de nouveaux concurrents, en exagérant leur état de fortune. Ils connaissent mes sentiments, et ils savent que j'ai infiniment plus d'estime pour l'honnête ouvrier, pour la brave fille qui travaille courageusement dans les manufactures, au péril même de leur santé, que pour les majestueux personnages qui consultent le thermomètre à toute heure du jour, dans la crainte d'un refroidissement trop subit pour leur tendre épiderme.

* *

CHEZ NOS EMIGRES

Mon article dernier au MONDE ILLUSTRÉ n'a pas eu le don de plaire à tous. Je pourrais diviser mes critiques en deux classes : l'une composée de braves gens qui estiment sincèrement qu'il vaut mieux cacher la vérité que de présenter un tableau de mœurs qui ne serait pas entièrement peint en rose, l'autre qui comprend cette catégorie intéressante d'individus qui sentent le besoin de poser comme champions des émigrés quand rien ne les menace—et je pourrais même ajouter, quand il n'y a rien à gagner à les trahir.

Il va sans dire que ce sont ces derniers qui m'ont le plus malmené. D'autorité, ils m'ont dénoncé comme étant un écrivain qui ne connaît rien des Canadiens des Etats Unis et encore moins du journalisme ; car autrement j'aurais été obligé de proclamer comme eux qu'il n'y a, dans Fall River, ni manufactures, ni tenements, ni pauvreté.

Si c'était ici l'endroit l'employer l'argument *ad hominem*, j'aurais beau jeu à parler de ceux de mes critiques qui ont déserté ce paradis terrestre et de ceux qui n'ont pu le quitter parce qu'on leur refusait, au Canada, la position qu'ils convoitaient. Mais je garde les portraits dans mes cartons, pour le moment. J'étudie nos émigrés par groupes, et je ne veux pas d'autre justification de mon dernier article que les nombreux entrefilets qui ont paru dans l'*Indépendant*, de Fall River, au cours de l'été dernier, dans lesquels on indiquait que les nôtres retournaient au Canada par milliers, en ajoutant, à mots couverts, qu'ils n'avaient pas tort.

Ceci dit, continuons notre promenade dans les rues de Fall-River.

Ce qui frappe d'abord le voyageur qui n'a pas encore son gîte, c'est, dans cette grande ville de plus de cent mille âmes, qu'il n'y a qu'un hôtel digne du nom et pas un restaurant où il puisse se faire servir un diner à table d'hôte.

Par contre, ce qu'on appelle à Montréal les "bean-ries" abondent. On y trouve le menu ordinaire de ces établissements avec, en plus, un mets dont je veux faire le sujet de cette chronique : les *clams*.

Le *clam* est à la cuisine de Fall River ce que le coton est à son industrie, il est partout ; on le mange à toutes les sauces.

Gourmets qui êtes allés quelques fois prendre une douzaine de Little Necks chez Everett, vous vous dites déjà : "Diable, les gens qui sont condamnés à cette cuisine ne sont pas déjà pas si mal !"

Ils ne sont pas mal ; je n'y contredis pas ! Tout de même, il convient de vous apprendre qu'il y a clam et clam.

Les Little Necks que vous mangez à Montréal viennent de New-York principalement. Les savants, frappés de leur belle écaille nacrée, de leur chair rose, leur ont donné le nom de *Venus Mercenaria*. Nos Yankees leur ont donné le nom barbare de *quahang*, et les ayant ainsi disgraciés au baptême, ils les ont écartés de leur cuisine, pour faire place au *Nya arena-ria*, moule à l'écaille fragile, souvent trop petite pour le corps qu'elle contient et qui se pêche sur toutes les grèves de la Nouvelle-Angleterre.

Le clam se mange généralement, au restaurant et dans la famille, en *chowder*, espèce de potage qui se

vend à l'assiette, à la pinte ou au gallon, pour la commodité de ceux qui n'ont pas le temps de le préparer. On peut faire cuire le clam dans son écaille, à la vapeur ; alors sauté dans le beurre fondu, il est délicieux, pour qui a un estomac solide.

Mais si vous voulez goûter au clam quand il est au mieux, il faut assister à un *clam-bake*.

La préparation d'un *clam bake* n'est pas petite affaire. Chez nos compatriotes, il existe des clubs permanents dont le principal but est de préparer de ces festins, à périodes fixes. Ces clubs louent un terrain, sur le bord d'une pièce d'eau propice, et y érigent un abri, où l'on conserve les ustensiles nécessaires.

Au jour fixé, on commence la vente des billets ; pour un dollar, on paie généralement le transport, le manger et les boissons, qui forment l'arrosage obligatoire du menu.

Quand on a vendu une trentaine de billets, on retient une ou deux grandes voitures et, au jour de congé, la joyeuse bande s'envole vers l'étang où doit avoir lieu la fête.

Cependant, dès le petit jour, le capitaine—à tout *clam-bake* qui se respecte il faut un capitaine—a allumé un grand feu pour faire rougir un lit de pierre soigneusement préparé. Sur ces pierres rouges on étend quelques minots de clams et, pardessus, des saucissons, des rognons, des épis de maïs, etc. Quand tout est bien disposé, on recouvre d'herbes-marines, et de grosse toile, puis on laisse mijoter.

La cuisson prend plusieurs heures, durant lesquelles les appétits s'aiguisent au suprême degré. Enfin, le capitaine proclame que tout est à point : on goûte, on le félicite et tout le monde se met à la table champêtre, avec un entrain qui dure aussi longtemps que les comestibles.

Le soir, on revient, un peu fatigué, mais généralement convaincu qu'on a passé une bonne journée.

Vous parlerai-je des autres amusements favoris de nos émigrés : excursions au clair de la lune et promenades en trolley, l'été ; représentations dramatiques, présentation de bouquets et bals publics, en hiver ? Tout cela se passe ici un peu comme partout ailleurs.

Il y a bien un trait caractéristique de ces soirées qui frappe immédiatement l'observateur, au premier coup d'œil : c'est le grand nombre des filles, comparé à celui des garçons, et l'indépendance que le beau sexe doit au fait que les femmes gagnent ici presque autant que les hommes. Mais cela nous conduira, un autre jour, à des études plus sérieuses.

Pour le moment, qu'il suffise de dire que la gaieté native du peuple canadien, qui fait tant d'honneur à son cœur et à son esprit, ne l'abandonne pas en traversant les lignes.

T. ST. PIERRE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

J.-E. F., Lévis.—Publions votre "poésie fugitive," et toute autre n'ayant pas une moindre valeur.

E. M. Québec.—Ce genre d'articles lacrymatoires à long jet, n'est plus guère admis dans nos journaux, dans LE MONDE ILLUSTRÉ encore moins qu'ailleurs : à moins qu'il ne s'agisse de personnalités très distinguées et offrant un intérêt public. Marris de ne pouvoir vous obliger cette fois.

Léontine, Saint-H. et Johan, Montréal.—Nous n'acceptons aucune communication non accompagnée d'un nom responsable. Nous attendrons donc de savoir à qui nous avons affaire, avant de voir et de vous dire s'il est possible d'utiliser vos envois.

P. H., Québec.—C'est avec grand plaisir que nous insérons votre jolie poésie inédite de Noël.

Une bonne nouvelle pour nos lecteurs : A partir du numéro, de Noël numéro qui aura, nous en sommes sûrs un très grand succès, le MONDE ILLUSTRÉ paraîtra régulièrement sur quarante pages. Il sera fortement illustré et contiendra quantité de nouvelles inédites.





SA SAINTE LEON XIII

RÊVE ET DÉCEPTION

A mon amie Aurize.

—Combien, monsieur, ce portrait ?

—Ce portrait ! mais, mon jeune ami, il n'est pas à vendre, ce portrait !

—Oh ! pourtant, à vous, il est inutile, à quoi peut-il vous servir, dans cette vitrine, et ainsi exposé à tous les regards, tandis qu'à moi..., chez moi...

—A vous, il serait utile, n'est-ce pas, dit le photographe, railleur, chez vous, il ne serait pas exposé à d'autres regards profanes que les vôtres ?

—Bien, monsieur, reprit le jeune homme intimidé, je veux... je voulais dire... qu'il... me ferait plaisir...

—Oh ! je comprends et vous approuve, il fait vraiment toujours plaisir de regarder une jolie femme, même sur simple photographie, et celle-ci, ma parole, est admirablement belle !

Décidément, il devenait insupportable ce photographe, aussi :

—Pardon, monsieur, je suis pressé, votre dernier mot, oui ou non, voulez-vous ?

—Doucement, doucement, jeune homme, causons un peu ; d'abord je ne sais trop ce que dirait la charmante Gabrielle T..., si elle apprenait qu'un jeune...

—Oh ! vous avez dit Gabrielle, elle se nomme Gabrielle ! Gabrielle ! Mais, elle ne saura jamais. La reverrai-je seulement, hélas ! La reverrai-je, un jour ? Le monde est bien grand et... je suis si petit...

—Mais il l'aime, le malheureux, il l'aime, disait le photographe, en a-purté, il l'aime, et Mlle T., qui se marie bientôt. Mais alors, pourquoi ne lui donnerais-je pas ce portrait ? Au moins, il aura ainsi l'illusion du bonheur !

Tenez, mon jeune ami, la voici, cette photographie ; gardez-la, je vous l'offre sans trop de scrupule, car je la crois en bonnes mains.

—Bien vrai, et sans remercier davantage il s'enfuit, cachant ce bout de carton, qui, pour lui, représentait l'univers ; il courut, courut, courut jusqu'à sa chambre, où il s'affaissa, presque sans souffle, sur une chaise devant sa table, et la tête dans ses mains, il contempla l'image de celle qui était, depuis quinze jours, son bonheur, son cauchemar, ses rêves, ses désirs, son malheur, sa pensée unique, sa vie enfin.

Il l'avait vue, un soir, au théâtre, où l'on jouait *Cyrano*. Il le savait par cœur son *Cyrano*, mais voir le grand drame se dérouler, là, devant ses yeux, voir prendre vie à l'héroïque *Cyrano*, à la fine *Roxanne*, au simple *Christian*, c'était meilleur que la plus belle lecture du monde, s'était-il dit, en mettant une dernière main au nœud de sa cravate, et il était parti souriant, content à l'avance. Il y avait salle comble au Monument National, néanmoins, il sut trouver une petite place près, tout près de la scène. On venait de lever le rideau, il était encore dans l'éblouissement produit par l'éclat des lumières, la magnificence des décors, la richesse des costumes et la beauté des acteurs, quand un bruit se fit près de lui, il leva les yeux, c'était deux jeunes filles, et un beau grand vieillard, leur père, qui entraient dans une loge, en face.Il avait vingt ans, notre ami Hector, et de l'ardeur et de l'enthousiasme plein le cœur ; il voyait tout dans un nuage rose et bleu pâle, il était enfin un peu fou comme les garçons de vingt ans. A travers le prisme transparent de ses rêves fleuris, il avait entrevu une jeune fille, presque belle, tant l'éclat, la jeunesse, la vie animaient sa tête brune et ses yeux spirituels. Jugez de son heureuse surprise : cet idéal, il venait de l'apercevoir tout à coup là, devant lui. Aussi, subjugué, magnétisé, oublia-t-il tout, même *Roxanne*, même *Cyrano*, pour ne se rappeler plus que sa *Roxanne* à lui, qu'il venait de trouver, à l'heure peut-être la moins attendue, mais qui n'en était pas moins la bienvenue.

Gabrielle T. était réellement digne d'inspirer un grand et noble sentiment. Sans être de cette beauté classique qui charme les artistes, elle avait cette beauté du diable qui captive les regards et enchaîne les cœurs. Son oeil, parfois rêveur, souvent moqueur,

ses quenottes d'émail, sa grâce native, sa gaieté franche, sa diplomatie vraiment féminine (un homme aurait dit, sa ruse de démon) son bon petit cœur, avaient attiré à elle tous les hommages des garçons à marier. Mais elle avait fait son choix, avec l'assentiment de son père, et la sœur aînée, dans un baiser, lui avait soufflé qu'elle acceptait ce frère qu'elle allait lui donner. Le jeune docteur Camille D... était en effet l'homme qu'il fallait à Gabrielle. Elle était enfant gâtée, un peu légère, un peu tête folle peut-être ; il lui fallait donc un époux sérieux, qui sût non seulement l'aimer, mais encore la soutenir, la guider. Certes, notre ami Hector aurait pu être celui-là ; hélas ! pour son malheur, il arrivait trop tard.

En femme qu'elle était, Gabrielle avait compris la muette admiration d'Hector ; elle avait pressenti son amour naïf mais sincère ; elle ne se fâcha pas, car elle connaissait le cœur de l'homme ; elle fut bonne, elle lui sourit, non pas d'un sourire narquois, elle était incapable de ceci, une coquette seule pense à ces choses, mais d'un sourire d'amie, d'amie qui ne pouvant faire davantage, consent, au moins par un sourire, à donner une minute de bonheur.

Malheureusement, tout entier à son amour, Hector ne comprit pas ce sourire. Croit-on à la souffrance, croit-on à la déception quand on a vingt ans et que l'on aime ?

Hélas ! elle vient tout de même, cette heure pénible de la douleur, et elle nous paraît d'autant plus atroce qu'elle était moins attendue. Ainsi, après un jour d'allégresse profonde, causée par la possession de la photographie aimée, Hector devait voir s'évanouir à jamais son premier rêve d'amour. Le journal du lendemain lui apprit, que M. le docteur Camille D. avait conduit à l'autel mademoiselle Gabrielle T. " Ah ! s'écrie-il, il le cœur broyé, elle est morte, morte pour moi, mon Dieu ! pourquoi donc l'ai-je rencontrée ? Oh !..."

Hélas ! pauvre jeune homme, bien d'autres avant toi ont eu à jeter ce cri : " Pourquoi l'ai-je connu ? " Console-toi, cependant ; le cœur est broyé, brisé, anéanti il nous semble, mais il ne meurt jamais tout entier. Comment se fait-il qu'il ranisse ainsi de ses cendres ? Je ne saurais le dire. Personne autre non plus, ne le saurait dire, je crois. C'est là peut-être un bienfait de Dieu, qui ne veut pas que l'homme soit si faible qu'il ne sache se relever, une fois qu'il est tombé. Non. Il veut que nous soyons forts contre la douleur, contre nous-mêmes. Aussi nous nous relevons d'une épreuve, l'espérance nous revient, et si nous n'oublions jamais, nous avons au moins la force de vivre, de croire, d'aimer encore quand même. On ne peut sonder le cœur humain, mais, avouons-le, c'est Dieu qu'il l'a fait, et Il l'a bien fait.

GILBERTE.

CROQUIS PARISIEN

LES BOULEVARDS. — AU PAYS DES JOUJOUX

La neige à gros flocons tombait sans relâche. Sur les boulevards les gens blottis sous de chaudes fourrures filaient à leurs affaires. Ce spectacle banal était de temps en temps interrompu par les cris des jeunes ouvrières, cris de joie et de moqueries, poussés lors de la chute d'un beau monsieur sur le tapis ouaté des trottoirs.

Les camelots et les petits marchands mettaient la dernière main à l'installation de la baraque, qui triste, sévère et peu décorative pour le moment, serait, dans quelques heures à peine resplendissante de joie, de gaieté. J'allais errant et pensif. La rencontre d'un pauvre petit grelottant sous des lambeaux me laissait une impression de douleur, et me faisait entrevoir, la misère au logis, la faim, les pleurs, et la honte même !

" Ma tête, ma pauvre tête " s'écrie à chaque drame émouvant, bien compris, le personnage principal. Je pourrais aussi dire la même chose. Depuis deux heures j'ai, sous le crâne toutes sortes de visions et de vacarmes : chiens qui aboient, ânes qui braient, vaches bauglant, agneaux bêlant, polichinelles en frais

de danses, orchestre étrange de lapins embrigadés, grosse caisse et cymbales irritantes qu'un automatique singe grimaçant fait gronder ; chevaux au galop, fantassins à l'exercice ou bouleversés par une canonnade... de petits pois, puis pour terminer, comme apothéose, un bruit formidable de vaisselle, une dégringolade de chaudrons et de casseroles. Je m'enfuis et je tombe au milieu d'un rassemblement où le camelot débite son boniment railleur, où le chanteur hurle une chanson nouvellement envolée d'un esprit avide de publicité et assoiffé d'argent !

La foule se presse, s'entasse autour de ces barriques. Les uns achètent sans compter, tout ce que les tente, cela sera pour Jean, ceci sera pour Lucien, cette poupée qui dit " papa, maman " sera pour Marguerite, cette corbaille fera bien l'affaire de Jeanne etc, etc, et la main sort d'un manchon bien doux. On fait passer au marchand un beau billet de banque.

Les autres, hélas ! ils sont plus nombreux, regardent et leur regard d'envie fait mal ! Le père et la mère braves ouvriers, n'ont que très peu d'argent, à peine quelques sous, pour contenter leurs enfants. Les yeux s'arrêtent sur de beaux jouets, sur des clinquant attirants, mais leur désir ne peut être satisfait, seuls quelques animaux en bois bien blanc, une poupée rudimentaire est échangée contre les sous, tirés de bon cœur, de la bourse que l'économie longue et persévérante de cette brave femme avait un peu garnie.

J'étais encore ému de ces observations lorsqu'un spectacle poignant me fut offert. Près d'une belle dame et d'un beau monsieur une fillette de onze ans riait et battait des mains, à chaque acquisition nouvelle. Une pauvre petite souffreteuse, qui pour aider sa famille, vend, après les classes, les journaux le soir, et qui, par le vent et la neige, patauge dans la boue, s'était avancée. Elle voulait avoir aussi une idée des jouets et des plaisirs que l'on s'arrache et qu'elle ne pourrait pas posséder, hélas !

Une larme coula lentement sur ses joues rougies par le froid, lorsqu'elle vit la " riche " emporter ses gros paquets. Sa triste mine fut remarquée par celle qu'elle regardait avec haine et sans qu'elle put rien dire, au moment où celle-ci mettait le pied sur la vitrine qui l'emmenait, elle lui jeta un paquet accompagné de ces mots : " Amuse-toi à ton tour, bonne courageuse petite ! "

La pauvre enfant pleura, se sauva, après avoir envoyé à sa bienfaitrice inconnue un joli baiser.

J.-B.-A.-L. LEYMARI

ETYMOLOGIE

Mirobolant veut dire admirable, merveilleux. Le mot de *Mire*, en vieux français médecin, et de *bol* pilule. Au XVII^e siècle, Hauteroche, auteur dramatique, mit sur la scène un savant médecin (*mire*) qui traitait tous ses malades avec des pilules (*bolus*) auquel il donna le nom de Mirobolant.Le mot liard, ancienne monnaie de billion, tire son nom de Hugues Liard, dauphin du Viennois qui fit fabriquer le premier. On dit un liard, comme dit un louis. Les liards étaient d'abord de couleur grise et valaient trois deniers. Vers le milieu du XVII^e siècle, on en fit en cuivre rouge qui valaient que deux deniers ; de là l'expression familière : il ne possède pas, il ne vaut pas un liard.

A une certaine époque du moyen âge, les écoles de Paris payaient une redevance au premier chanoine de Notre-Dame. Plusieurs maîtres, pour s'affranchir de cette obligation, s'en allaient avec leurs élèves à la classe en cachette dans les champs, derrière les buissons voisins de la ville. De là vient le nom d'école buissonnière donné à ces écoles de contrebande. Depuis, le sens de cette locution a changé ; l'école buissonnière veut dire : ne pas aller à l'école et jouer ou dormir à l'ombre des buissons au lieu d'aller à l'école. On dit aussi : un élève paresseux.

PRO

Nous s...
très aimé
dans l'ét
Montréal
aux débüt
mes, et q
elle a paru
Théâtre N
par la div
d'aisance.
les mères
coquettes
à fait cons
du momen
désagréabl
femme recamour-prop
obtenue. Il y
ble du senti
getra des hai
auvresse, alo
liantes avec d
des fleurs d
ne douairière
sance, prendr
contrer sous l
odication de c
suffit pour
tiste qui, du
Actuellement
artistes qui é
armant, et ell
pe place en pa
une réputation

LE PET

Par-devant M
es et liqueurs,
urs Sariol et
chat d'un peti
sur le cham
deux diman
séfices être pa
livré au cons
etc." Suiva
le soir du pren
blissement am
passés par la g

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

MME NOZIÈRE

Nous sommes ici en présence d'une artiste sérieuse, très aimée du public, à qui l'on doit une part active dans l'établissement définitif du théâtre français à Montréal. Elle a commencé aux Variétés, presque aux débuts de ce théâtre qui a subi plusieurs baptêmes, et qui se nomme aujourd'hui "La Gaïeté." Puis elle a paru sur plusieurs scènes pour se fixer enfin au Théâtre National Français, où elle s'est fait remarquer par la diversité des rôles qu'elle abordait avec tant d'aisance. Mme Nozière, en effet, a le talent de jouer les mères nobles, les duéques, les soubrettes et les coquettes avec la même facilité. C'est une artiste tout à fait consciencieuse qui n'hésitera jamais à s'enlaidir du moment que les exigences du rôle lui imposent ce désagréable devoir. Si la coquetterie innée de la femme reçoit de ce chef une atteinte, par contre



Photo J.-A. Dumas
MME NOZIÈRE

l'amour-propre de l'artiste est flatté par le succès obtenu. Il y a dans cette particularité un signe sensible du sentiment artistique de Mme Nozière, qui mettra des haillons lorsqu'elle devra représenter une pauvre, alors que d'autres jouent des rôles de méchantes avec des bijoux scintillants, une robe de soie et des fleurs dans les cheveux. Après avoir représenté une douairière sévère, elle peut, avec la plus parfaite aisance, prendre la forme d'une jeunesse folâtre ou se montrer sous les apparences d'une indigène. La seule indication de cette facilité dans des incarnations diverses suffit pour donner une idée du talent de l'aimable artiste qui, du reste, aime passionnément son art. Actuellement, Mme Nozière appartient à la pléiade d'artistes qui évoluent au Palais Royal autour de M. Harmant, et elle occupe dans cette excellente troupe sa place en parfaite harmonie avec son talent et sa bonne réputation.

BABOLAIN.

LE PETIT VERRE ECONOMIQUE

Par-devant Maistrillard et son épouse, marchands de vins et liqueurs, a été convenu ce qui suit : "Les Sarioi et Turban contractent association pour l'achat d'un petit quarteau d'eau-de-vie, qu'ils débiteront sur le champ de foire du Landy, à Saint-Denis, deux dimanches affectés à cette fête ; pour les bénéfices être partagés entre eux par moitié ; chaque fois que la contenance d'un poisson, ou polichinelle, sera livrée au consommateur au prix de vingt cents, etc." Suivant les clauses accessoires. Le soir du premier dimanche d'exploitation de leur établissement ambulante, les deux sociétaires étaient massés par la garde, en loques, meurtris de coups

de poing, la tête dénudée à plusieurs endroits par suite de l'enlèvement violent de poignées de cheveux. Leur situation financière et commerciale consistait en un petit baril vide et une pièce de deux sous en caisse.

Aujourd'hui, les voici en police correctionnelle pour rébellion et voies de fait envers les agents de la force publique.

Nos deux négociants étaient partis à Saint-Denis avec leur baril d'eau-de-vie ; arrivés à la Chapelle, Sarioi dit à Turban :

—Dis donc, je vais boire un polichinelle.

—Eh bien ! tu ne te gênes pas, répond Turban ; ça n'est pas à toi seul cette eau-de-vie ; c'est à nous deux.

—C'est juste, répliqua Sarioi ; alors le polichinelle étant de quatre sous, je vais te donner deux sous.

—Ah ! comme ça, t'es dans ton droit ; donnez-moi deux sous, et bois ton polichinelle.

Sarioi donne deux sous, et boit le poisson d'eau-de-vie.

Cent pas plus loin, Turban dit à son tour à Sarioi :

—Je vais faire comme toi, je vais me payer un polichinelle.

—Oui, mais tu vas me donner deux sous.

—Certainement, ça va tout seul.

Il boit un polichinelle et rend à son associé la pièce de sous que celui-ci lui avait remise un instant auparavant.

Arrivés à la route de la Révolte, Sarioi reprend :

—Ma foi, tant pis ! je profite du bon marché ; puisque ça ne coûte que deux sous au lieu de quatre, je vais boire un autre verre.

Adhésion de l'associé, auquel il redonne la même pièce de deux sous. Cinq minutes après, celui-ci reprend :

—Au fait, tu as raison, ça ne nous revient qu'à deux sous ; c'est pas la peine de s'en passer.

Et il avala un second polichinelle, en rendant une seconde fois la fameuse pièce de deux sous.

Arrivés au petit pont situé à l'entrée de Saint-Denis, nos deux négociants avaient déjà échangé cinq ou six fois l'éternelle pièce de deux sous, et ne cessaient de s'applaudir de leur découverte d'eau-de-vie à deux sous le poisson. Inutile de dire qu'arrivés au champ de foire, ils n'avaient pas la tête parfaitement au commerce, et n'étaient frappés que d'une seule idée, c'est que plus ils buvaient plus ils gagnaient. Sous l'empire de cette combinaison, ils firent faire la navette à la malheureuse pièce de deux sous, jusqu'au moment où le quarteau fut entièrement vidé ; Turban dit à Sarioi :

—Ah ça ! mais tu m'as fichu dedans, toi ; nous avons acheté pour 6 fr. d'eau-de-vie ; tout a été débité et nous n'avons que deux sous en caisse !

—Comment, que deux sous ?... en tout ?

—Mais oui, en tout.

—Alors, t'es un filou, t'as volé la caisse.

De là une explication à coups de poing, l'intervention de la police et le délit commis.

Le tribunal les a condamnés chacun à huit jours de prison.

NOS GRAVURES

Une belle gravure, représentant le Saint-Père, mérite l'attention de nos lecteurs. C'est un tableau saisissant et remarquable.

La loi arbitraire contre les Congrégations en France a fait naître des scènes touchantes. Sous le titre "Les adieux du Couvent" nous faisons partager à nos lecteurs une de ces émotions.

LA SANTE DE LEON XIII

Une correspondance de Rome dit que l'évêque de Limoges, pour montrer combien la santé du pape est excellente, a raconté, au cours d'un dîner offert à plusieurs prélats, et notamment au cardinal Richard par l'ambassade de France, que Léon XII lui ayant demandé quand il reviendrait à Rome, il répondit :

"Dans deux ans, très saint père."

"—Eh bien ! repartit le pape, nous nous reverrons."

L'ALMANACH HACHETTE POUR 1902

Le voilà entré dans sa neuvième année, cet Almanach, que tout le monde attend, qui est devenu l'indispensable compagnon, le fidèle ami du riche et du pauvre ; qui fait pour ainsi dire partie de la maison, et qui est sans cesse rajeuni, sous sa couverture qui nous apporte le nouveau calendrier.

L'année sera-t-elle bonne, sera-t-elle belle ? Consultez les prévisions du temps pour chaque mois. On sait que le *Mathieu de la Drôme*, découvert par l'*Almanach Hachette*, prédit presque juste, sur les bases scientifiques de 57 ans d'observations.

Quelle cuisine mangerez-vous en 1902 ? — Si votre femme étudie un peu les nouvelles recettes de cuisine que donne l'*Almanach Hachette*, vous vous régalez, vous et vos invités. Le chef éminent, chargé des menus des "dîners de famille", s'est appliqué cette année à vulgariser les meilleures recettes de la cuisine parisienne — la plus exquise du monde.

Que se passera-t-il d'important en 1902 ? L'*Almanach Hachette* vous l'apprend dans ses *Mémentos* de chaque mois.

Et si de la terre, vous voulez monter au ciel, voici des cartes qui vous montrent, pour les douze mois de l'année, la position des étoiles et la visibilité des planètes.

Pour 1902, l'*Almanach Hachette* offre quinze mille francs de prix : Une machine à écrire de 600 francs ; deux fusils, valeur 700 francs chacun ; deux machines à coudre, valeur 300 francs chacune ; un meuble, valeur 600 francs, six appareils photographiques, deux bicyclettes, etc., et 2,000 francs de jouets pour les enfants.

L'*Almanach Hachette* répond à toutes les curiosités et à toutes les nécessités pratiques de la vie journalière. En ses trois millions de lettres et ses onze cents illustrations, il résume toute une coûteuse bibliothèque d'ouvrages spéciaux.

C'est une véritable Encyclopédie moderne. C'est le livre universel.

CONSEILS PRATIQUES

Remède pour les yeux. — Sont très bonnes pour combattre l'inflammation des yeux et même leur affaiblissement, l'eau de mouron, l'eau de plantain et l'eau de rose ; les deux premières se font par infusion : on jette de l'eau bouillante sur des feuilles de plantain et de mouron. L'eau de rose demande une préparation plus difficile, mieux vaut l'acheter chez le pharmacien. On peut aussi employer l'infusion de fleurs de camomille très chaude.

Pour enlever l'odeur rance aux huiles et graisses. — Pour faire disparaître aux huiles et aux graisses certaines odeurs spécifiques désagréables, on se trouve bien, paraît-il, d'émulsionner les huiles avec une solution concentrée d'alun, puis, de traiter un certain temps le mélange avec de la vapeur d'eau surchauffée. Cette vapeur entraîne en partie les composés odorants et le reste se rassemble sous forme de colloïde avec la solution d'alun.

Nettoyage des tableaux. — Un excellent moyen pour nettoyer les peintures à l'huile sans danger, consiste à frotter avec un linge fin imbibé d'un mélange à parties égales d'essence de térébenthine et d'huile de lin.

Contre les points noirs du visage. — Pour combattre les points noirs qui se forment au visage, il est bon de se laver avec de l'eau chaude dans laquelle on met un peu de bicarbonate de soude. On lotionne ensuite les parties atteintes avec de l'eau de Cologne ou de l'alcool camphré.

Pour nettoyer les bouteilles. — On peut enlever de la manière suivante les dépôts de lie de vin, des taches vertes de végétation, etc. Mettez dans la bouteille une pomme de terre crue coupée en petits morceaux avec une cuillerée de sel et deux fois autant d'eau, secouez bien jusqu'à ce que les taches soient disparues, puis rincez avec de l'eau claire. Les taches de toutes sortes peuvent être enlevées en rinçant les bouteilles d'abord avec de l'acide muriatique (esprit de sel) ensuite avec de l'eau claire.

L'UNION Franco-Canadienne

ASSOCIATION CATHOLIQUE ET NATIONALE

ASSURANCE POPULAIRE A TAUX FIXES

Fondée à Montréal, le 1er octobre 1894, par M. l'abbé MAGLOIRE AUCLAIR,
curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et par un
groupe de philanthropes chrétiens.

SECTION DES

Secours en Maladie et

Bénéfices au Décès . .

Sous le patronage distingué de S. G.
Mgr l'archevêque de Montréal, avec l'ap-
probation de Nos Seigneurs les ar-
chevêques et évêques du Canada français
et d'un grand nombre de laïques distin-
gués.

Assurances au Décès.—Police de \$500, \$1,000, \$2,000, \$3,000 :
à des taux fixes, dont le montant est gradué d'après l'âge de l'assuré à
son admission.

Secours en Maladie.—\$3 par semaine, pendant les deuxième et
troisième semaines de l'incapacité totale de travailler (la première
semaine après l'avis donné n'étant jamais payable,) et dix autres
semaines à \$5, pendant une même année, s'il y a lieu.

Quand la réserve du Fonds de Secours aura atteint \$10,000 et
tant qu'elle se maintiendra à ce chiffre, le sociétaire malade de L'U-
nion Franco-Canadienne aura droit, en plus des bénéfices susdits, à
douze semaines \$3 et quatorze semaines à \$2, formant en tout \$120
de bénéfices de maladie par année et trente-huit semaines de secours ;
c'est-à-dire plus que n'accorde aucune association de bienfaisance en
pareil cas.

Depuis qu'elle existe L'Union Franco-Canadienne a déjà distribué
dans la province de Québec, en bénéfices de toute nature, au delà de

35,000.00

L'Union Franco-Canadienne

SECTION DES RENTES VIAGERES

Etablie depuis le 27 juillet 1900. A recruté environ 16,000 membres
en 15 mois d'opérations, et accumulé, durant la première année, un
fonds de réserve de

\$18,043.37

Comme en fait foi le certificat de dépôt de la Banque d'Hochelaga,
à Montréal, en date du 22 mars 1901.

Pour la modique somme de \$4.00 par année, pendant 20 ans—plus
\$1.00 d'inscription—chacun peut s'assurer, au bout de cette période de
vingt ans, d'abord le remboursement intégral de tout l'argent par lui
versé, soit \$93 pour chaque part à \$4.00—on peut souscrire plusieurs
parts—et, de plus, une rente viagère, que les calculs les plus approxi-
matifs permettent d'établir à environ \$200 par année.

L'Union Franco-Canadienne offre ainsi à l'épargne canadienne-
française une occasion facile de placer avantageusement ses écono-
mies :

Tant pour doter les garçons et filles, à l'âge de 20, 25 ou 30 ans, que
pour constituer une pension de retraite, dans leur vieillesse, à ceux
qui ne peuvent espérer raisonnablement se ramasser une fortune.

L'Union Franco-Canadienne est la seule de nos associations de
mutualité qui procure à ses membres GRATUITEMENT le service régulier
d'un grand journal hebdomadaire à nouvelles : LE PIONNIER—
Populaire, Social et Patriote—"FRANC ET SANS DOL."

Président Général de L'Union Franco-Canadienne,

M. L.-G. ROBILLARD, Publiciste.

Secrétaire-Trésorier Général,

M. J.-M. AMEDEE DENAULT, L.L.B.

Aviseur Légal,

M. GUST. LAMOTHE, C. R., Montréal.

Avocat correspondant,

M. ADJUTOR RIVARD, L.L.B., Avocat,
75, rue St-Pierre, Québec.

Siege social de L'Union Franco-Canadienne : Edifice de LA PRESSE,
59, RUE ST-JACQUES, MONTREAL, QUEBEC.

Boîte Postale, 2194.

Tel. Bell : 2704 ; Tel. des Marchands : 320.

L'ANEMIE

Son teint rosé disputait aux fleurs, ses œurs, leurs nuances nacrées, qui
appellent le papillon volage et l'abeille butineuse.

L'incarnat de ses joues faisait pâlir les splendeurs du géranium en fleurs, et
du coquelicot sauvage.

La pourpre de Tyr n'avait pas un éclat comparable à celui de ses lèvres
savoureuses.

Souple et svelte elle s'avancait de par le monde, avec la flexibilité du roseau
que la brise du soir balance aux rives des étangs ; d'instinct les têtes s'inclinaient
sur son passage ; les murmures discrètement admirateurs, composaient sur ses pas
une marche triomphale, une hymne à sa beauté presque divine !

Et tout cela a fui.

Où sont les roses d'antan, l'incarnat, la pourpre ?

Tout cela a fui ; maintenant elle est seule et désolée ; son long regard plongé
dans l'avenir d'une tristesse sans borne la rattache encore à peine à la vie.

Elle a revêtu la longue tunique de deuil pour pleurer sa beauté perdue, ses
amours envolées, sa joie finie.

Blême et languissante, elle traîne douloureusement son épuisement mortel
comptant avec effroi les heures fatales qui sonnent lourdement les glas de
ses espérances et de ses rêves chéris.

Qu'a-t-il fallu pour changer la destinée de cet être charmant, auquel
Providence avait ouvert toutes grandes les portes de son parterre, à qui elle avait
si libéralement livré les clefs de son Eden ?

Ah, bien peu de chose.

Il a suffi de quelques mois à peine pour faner ce beau visage, pour ternir
le beau corps, pour sécher cette coupe où la vie se buvait à plein bord et qui sem-
blait inépuisable.

La source même s'est tarie ; les mille vaisseaux qui transportaient partout la
vie se sont desséchés un à un, se sont éteints sur ses bras de marbre et sur ses
cou d'ivoire, les reflets purpurins des veines et des artères, d'où jaillissait à flot
pressés, le grand élixir de force et de mouvement.

L'anémie guettait sa proie, des reines, reines de beauté ou reines des peuples,
grande dame ou humble travailleuse, n'en sont point exemptes. Que le flambeau
s'épuise à la lueur des plaisirs ou au souffle des travaux et des efforts, le résultat
est le même, l'œuvre est aussi implacable.

Le sang, la matière active du corps humain est un capital sur lequel on ne
peut pas tirer impunément, et qu'il faut remplacer si l'on ne veut pas en voir trop
tôt l'irréparable fin.

O femmes qui voulez conserver votre beauté, et votre force qui est aussi une
beauté, songez toujours que l'anémie vous guette et qu'il faut rendre à la nature
ce que vous prenez à la nature, au sang ce que vous enlevez au sang.

N'attendez pas l'heure fatale où le principe vital sera trop affaibli en vous
pour mettre en mouvement la belle mais délicate machine humaine.

En tout temps et en tout lieu, prenez un soin constant de tortifier votre corps.
Vous avez sous la main le remède souverain pour purifier le sang, lui rendre son
éclat verneuil, son activité embrasante, sa puissance créatrice.

Prenez des PILULES ROUGES.

Il n'est pas de meilleure protection contre l'anémie, ses douleurs éternelles et
ses chagrins sans borne.

Conseils des Médecins Spécialistes

—DES—

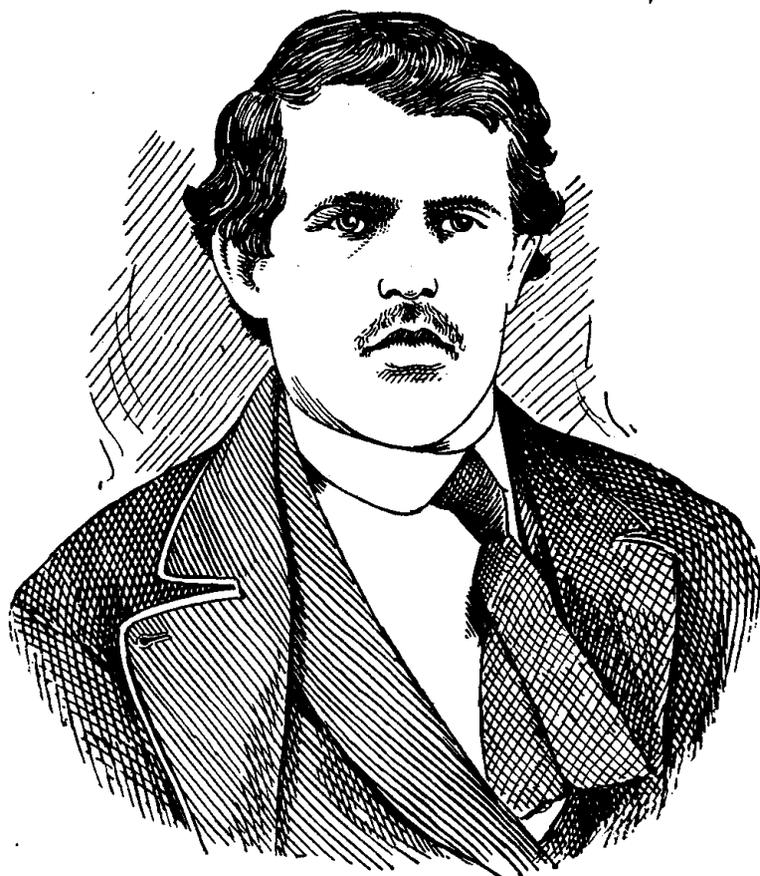
PILULES DE LONGUE VIE

du Chimiste BONARD

Aux Personnes qui Souffrent de Maux de Tête,
Crampes dans l'Estomac et Dyspepsie

Les Médecins Spécialistes des PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard, conseillent aux personnes qui souffrent de maux de tête, douleurs dans l'estomac et de dyspepsie, de prendre après chaque repas la moitié d'un verre d'eau bouillante dans lequel ils ajouteront gros comme une fève, de soda à pâte. Prenez cette eau par petites cuillerées, jusqu'à ce qu'elle soit assez refroidie pour la boire par gorgées. Elles prendront aussi en même temps, après les repas, dix PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard; elles sont souveraines pour la dyspepsie, et en la guérissant, elles soulageront bien vite ces symptômes qui l'accompagnent.

Il faut de la patience et de la persévérance aux personnes qui commencent ce traitement, car la dyspepsie est une maladie parfois assez longue et difficile à guérir, surtout lorsqu'elle dure depuis longtemps, et une maladie qui dure depuis des mois et des années ne peut pas être guérie par un traitement de quelques semaines.



“ MESSIEURS LES MÉDECINS SPÉCIALISTES :

“ No 958 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL.

“ Je vous demande pardon d'avoir ainsi retardé à vous écrire, mais j'attendais, afin de voir si j'étais guéri pour tout de bon. Aujourd'hui j'ai le plaisir de vous apprendre que je suis en parfaite santé. Comme vous le savez, j'ai souffert pendant six longs mois—six siècles je devrais dire—avant de prendre vos Pilules de Longue Vie, de violents maux de tête, battement de cœur. La dyspepsie était la cause de toutes ces douleurs. J'étais obligé de me priver de manger, et encore, le peu que je prenais me causait des douleurs sans nom, et j'avais des crampes dans l'estomac qui me faisaient horriblement souffrir.

“ Ayant vu sur un journal de Montréal le témoignage d'un homme qui avait souffert comme moi et qui s'était guéri, en prenant 12 boîtes de Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, je résolus d'en faire l'essai. Je commençai à en prendre, et en même temps je vous écrivis. Huit jours après que j'eus pris les Pilules de Longue Vie, j'eus du soulagement tous les jours jusqu'à ce que j'en eusse pris neuf boîtes. J'ai suivi tous les conseils que vous m'avez donnés gratuitement et aujourd'hui je n'ai plus de douleurs, j'ai bon appétit, je mange ce que je veux et mes vivres ne me fatiguent pas. Avant de prendre vos Pilules, je m'étais fait soigner par des médecins qui m'avaient donné beaucoup de remèdes et ne m'avaient fait aucun bien. Je vous remercie mille fois et je vous permets de publier mon témoignage avec mon portrait afin que tous ceux qui auraient le malheur de souffrir comme moi, sachent à qui s'adresser pour avoir le bonheur que j'ai eu en vous consultant et en prenant vos remèdes. Encore une fois merci, et je reste, pour la vie, votre dévoué serviteur qui ne vous oubliera jamais.

“ PIERRE AUBIN,

“ Vernier, Ont.”

Vous qui souffrez, de désespérez pas—il y a de l'espoir pour vous. Prenez les PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard, qui ont opéré tant de guérisons et en opèrent encore tous les jours. Même si vous croyez votre cas désespéré, nous vous demandons de faire l'essai de ces Pilules si en renom, et aussi en même temps, de consulter les Médecins Spécialistes. Combien de personnes sont venues à nous sans espoir et après quelques jours de traitement et en prenant régulièrement nos Pilules, nous ont écrit qu'elles étaient en bonne voie de guérison.

Essai Gratuit.

Nous sommes tellement convaincus de l'efficacité de nos Pilules de Longue Vie, du Chimiste Bonard, que nous offrons un échantillon afin que vous puissiez constater, par vous-même, les merveilleuses propriétés curatives de ce remède. Un grand nombre de personnes ont obtenu du soulagement seulement après en avoir pris un échantillon.

Les personnes de Montréal et des alentours sont cordialement invitées à venir voir nos Médecins Spécialistes, à leurs Salons de consultations au No 367 RUE SAINT-DENIS, MONTREAL, de 1 heure à 3 heures et de 6 à 8.30 heures p.m. Ces consultations sont gratuites pour tout le monde. N'hésitez pas si vous souffrez, allez les voir dès aujourd'hui.

Les personnes qui demeurent trop loin pour les consulter personnellement devront écrire une description complète de leur maladie au bureau principal, No 958 RUE SAINT-DENIS, MONTREAL. Ces consultations par lettres sont absolument gratuites et tenues strictement confidentielles.

Les véritables PILULES DE LONGUE VIE, du Chimiste Bonard, sont en vente partout. Sur réception du prix, 50c. pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, nous les envoyons franco dans toutes les parties du monde.

Compagnie Médicale Franco-Coloniale, No 958 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL.

POURQUOI S'EXPOSER

Le mal de gorge est commun en tout temps chez ceux qui n'emploient pas le *Baume Rhumal*.

—48,000 Turcs ont été exilés de leurs pays dans le cours des onze dernières années.

SECRET DE LA LONGEVITE

Le secret de la longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—Le Canada a, jusqu'à ce jour fourni 10,482 chevaux pour la guerre au Transvaal.

LA SANTE AVANT TOUT

Si vous voulez conserver la santé, ayez du *Baume Rhumal*. Il ne coûte que 25c la bouteille et il produit des effets merveilleux.

—En Hollande, aucun propriétaire ne peut augmenter le loyer de ses locataires, ni les mettre à la porte.

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci de la mauvaise qualité du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* en reconfortant le sang, ramèneront la bonne humeur.

—En Turquie, le jour horaire commence au coucher du soleil. C'est alors que toutes les horloges et les montres sont placées à la douzième heure.

PAS D'HESITATION

Quand vous ressentez de la gêne à la gorge ou aux poux, hâtez-vous de prendre du *Baume Rhumal*.

—Dans le parc Gettysburg, il y a environ 500 monuments, 225 canons montés et au-delà de 200 tablettes commémoratives.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes.

—L'empire de Russie comprend 65 groupes de races étrangères. C'est une véritable tour de Babel. En ne comptant ni la Sibérie, ni l'Asie Centrale, il y a en Russie d'Europe et au Caucase 46 nations diverses.

—Dans les parties de l'Australie où il n'y a pas de civilisation, les indigènes se parlent par signes plutôt que de vive voix. Chez certains tribus, il existe des codes qui se comprennent parfois mieux que des paroles.

—A Londres, il y a une lampe dans la rue qui fournit de l'eau chaude, du thé, du café et du chocolat. C'est la lampe qui fait bouillir l'eau. Si vous mettez une pièce d'un centin dans la machine, vous avez un gallon d'eau bouillante, deux cents et vous avez du café, du lait et du sucre. La lumière est fournie par la ville qui co-opère avec une compagnie privée, qui fournit le reste.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant remarqué ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W.-A. NOYER, 847 Powers Block, Rochester, N.-Y.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

TELEPHONE BELL : EST 991

Mlle Eva Routhier
SALON DE MODES

Spécialité pour Chapeaux de Fourrure

1777, RUE SAINTE-CATHERINE

* MONTREAL *

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PEU
PIÈVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN. ONIO
toniques, réparatives, reconstituantes, 21r.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Portes, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

ETES-VOUS SOURD? DE BOURDONNEMENTS?

TOUS LES CAS DE

SURDITÉ OU D'OREILLE DURE SE GUÉRISSENT MAINTENANT

par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables.

LES BOURDONNEMENTS D'OREILLE CESSENT IMMÉDIATEMENT.

VOYEZ CE QUE MONSIEUR J. DELMOTTE, DE CHICAGO DIT:

CHICAGO le 2 juillet, 1901.
Messieurs. — J'ai souffert depuis une dizaine d'années de surdité complète avec bourdonnements insupportables dans les oreilles. J'avais perdu tout espoir de guérison, quand un ami m'a recommandé votre institution. Je m'en suis parfaitement trouvé, car après un traitement de quelques semaines l'application de vos tympanes, de concert avec vos autres remèdes m'ont complètement guéri. J'entends parfaitement bien maintenant, les bourdonnements ont disparu, et je suis aussi heureux qu'un roi. Merci pour vos bons soins, et les résultats obtenus. Si tout le monde connaissait votre institution, il n'y aurait plus de sourds.

J'aurai soin de vous recommander partout. Bien à vous, J. DELMOTTE.
EXAMEN ET CONSEIL, GRATIS.
VOUS POUVEZ VOUS GUÉRIR CHEZ VOUS
à un prix relativement bas, et il n'est pas nécessaire que vous interrompiez votre occupation habituelle.

INSTITUT INTERNATIONAL POUR LA SURDITE, 596 La Salle Avenue, CHICAGO, ILLS.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

Infants Wardrobe Co. NEW-YORK

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an, 22 fr.; six mois, 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

LES HOMMES SURMENÉS.

Ont besoin d'un bon Tonique

Le surcroît de travail est suivi d'insomnie, maladies nerveuses, mauvaise digestion, maux de tête, ennui, perte d'appétit. Vous devenez facilement irrité, de mauvaise humeur, découragé, et vous êtes généralement FAIBLE.

Vous devriez immédiatement fortifier, réunir et reconstituer le système — pour cela rien n'est égal le



le généreux donateur d'une nouvelle énergie: il reconforte les muscles et égale l'esprit.

Le VIN MARIANI donne la Force

Chez tous les Pharmaciens. Evitez les substituts.

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Colerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat & Fur Store
27 et 29 St-Laurent

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vernot et Dupont à 50 cents; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cts chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, des Cocottes de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure.
L'Almanach de la Grande Vie, des Femmes Galantes, de la Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie d'après nature.
Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARCHITECTES

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse, TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à Dr. E.-H. KLINE, I.D.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A. E. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Good, Chambre 41, Edifice Ball et Troworky, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A. J. Brunelle, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W.-F. EGG,
City Passenger Agent,
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Temoignages Tout Nouveaux

La Liste des Temoignages Grossit Sans Cesse

Voix d'un Curé



Je recommande beaucoup le
 " Vin des Carmes " aux personnes faibles, aux malades, surtout

" Aux Vieillards."

Toutes les personnes qui en font usage s'en trouvent très bien. C'est un puissant tonique pour fortifier le sang, ramener les forces et

rajeunir la vieillesse.

Depuis que j'en fais usage moi même, je suis beaucoup mieux et je suis

rajeuni de dix ans.



Voix d'un Medecin



Le VIN DES CARMES

EST LE
 MEILLEUR
 TONIQUE
 Que ma Cliente a
 eu jusqu'aujourd'hui.

Ces Certificats, comme tous ceux que nous avons publiés,
 sont authentiques.

LA MAISON

TOUSSAINT, de Québec,

En produira les originaux, dûment signés, à quiconque voudra les lire.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

J. - C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse



EXPRESSION MAL CHOISIE

Le condamné à mort. — Vous n'avez pas honte de faire un métier pareil ? L'exécuteur. — Mais, mon ami, il faut bien que tout le monde vive.

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

539 RUE ST-DENIS

Tel Bell: E, 1.45

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

J. A. DUMAS
TEL BELL M 1424

Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.



Le Celebre Prof. COLLINS

Médecin Anglais et Gradué a la Grande Université New York, N. Y.

Maigrissez-vous?
Etes-vous constipé?
Y a-t-il des nausées?
Avez-vous le rhume?
Toussez-vous la nuit?
Votre nez est-il obstrué?
Y a-t-il des vomissements?
Votre voix est-elle enrouée?
Vous sentez-vous souffrant?
Etes-vous nerveux et faible?
Perdez-vous le sens du goût?
Votre vue est-elle obscurcie?
Avez-vous des maux de tête?
Y a-t-il une douleur au front?
Avez-vous des renvois de gaz?
Votre langue est-elle chargée?
La peau est-elle pâle et sèche?
Avez-vous des éblouissements?
Vous fatiguez-vous facilement?
Etes-vous de mauvais humeur?
Le regard est-il morne et effaré?
La gorge est-elle sèche le matin?
L'urine est-elle noire et épaisse?
Le nez démange-t-il et brûle-t-il?
Crachez-vous de la matière jaune?
Avez-vous de l'écume à la bouche?
Avez-vous quelquefois la diarrhée?
Avez-vous des frissons dans le dos?
Un dépôt se forme-t-il dans l'urine?
Avez-vous des palpitations de coeur?
Avez-vous une douleur dans le côté?
Ecrivez-vous des douleurs partout?
Vos mains et vos pieds sont-ils enflés?
Votre toux est-elle courte et saccadée?
Souffrez-vous de douleurs aux tempes?
Sentez-vous que vous vous affaiblissez?
Vous sentez-vous gonflé après manger?
Avez-vous des douleurs après les repas?
Sentez-vous une douleur aux omoplates?
Y a-t-il des boursouffures sous les yeux?
Y a-t-il un mauvais goût dans la bouche?
Y a-t-il des chatouillements dans la gorge?
Ecrivez-vous un chatouillement au palais?
Avez-vous des dérangements après les repas?
Les jambes vous semblent-elles trop lourdes?
Sentez-vous une douleur à la chute des reins?
Toussez-vous jusqu'à ne plus pouvoir respirer?
Après avoir mangé, vous sentez-vous oppressé?
Sentez-vous des douleurs dans les articulations?

étant reconnu pour être un des plus célèbres médecins existants, garantit guérir les Maladies des Organes Génitaux chez l'homme et la femme, Maladies Secrètes, Rhumatismes, Catarrhe, Maux de Poitrine, a' Estomac, du Sang et de la Peau.

Si vous souffrez de quelques symptômes mentionnés sur la liste que nous vous donnons, il vous suffira de répondre OUI ou NON aux questions, et en nous les retournant, le Prof. Collins, se basant sur sa science et son expérience acquise durant ses longues années de pratique, fera un diagnostic très complet de votre cas, vous indiquant les moyens par lesquels vous parviendrez à vous guérir.

Rappelez-vous que si vous souffrez de quelques symptômes ainsi mentionnés, votre sang est empoisonné et rempli de matières vicieuses, et ce n'est qu'en adoptant le PURIFICATEUR du PROF. COLLINS que vous obtiendrez votre guérison. Son traitement est strictement scientifique et une absolue discrétion est conservée.

Le Prof. Collins a fait un travail tout spécial en guérissant par correspondance. Son succès a été prouvé par des milliers de témoignages de guérisons reçus, parmi lesquels, nous vous citerons les suivants:



Cher Docteur Collins:
Après avoir souffert de tous les symptômes de la débilité nerveuse, je suis heureux de vous apprendre que-je me sens parfaitement guéri. Je me sentais très malade, mais votre traitement m'a le plus aidé. J'ai repris mes forces vitales que j'avais perdues. Mes douleurs qui m'accablaient par tout le corps sont disparues complètement, et je me sens si bien que je ne saurais trop vous en remercier, vous souhaitant le même succès vis-à-vis ceux qui s'adresseront à vous.

Avec les plus sincères remerciements, je demeure,
Votre dévoué,
William Bengier,
12 Sept. 1901. Tenod, Minn.



Mon cher Professeur Collins:

Je ne saurais trop vous remercier de vos soins. Mon Catarrhe est complètement guéri, et je me sens tout-à-fait bien. Mon estomac digère bien, je repose bien, et je me sens joyeuse. Ma tête est soulagée et je suis débarrassée de cette mucosité qui m'empoisonnait. Mon teint est revenu et je me sens rajeunie de quinze ans.

Je vous tiendrai au courant de mon état, afin de m'adresser de nouveau à vous au besoin.

Mm. M. L. Boucher,
244 W. 52ième St., New York.



Cher Docteur Collins:

Après avoir été traité pendant tant d'années par un grand nombre de médecins, je n'ai pu trouver du soulagement que dans votre traitement. Je ne saurais trop vous en remercier, car vous m'avez sauvé la vie. Je me sens bien de l'estomac et des intestins et les douleurs que je ressentais dans le corps sont disparues. Je n'ai plus de ces boutons à la figure, causés sans doute par la mauvaise condition du sang. Je puis prendre des marches prolongées et je me sens renforcé, de jour en jour.

J'ai terminé mon second traitement, mais veuillez m'en faire parvenir un troisième, afin de m'assurer dans ma guérison. Avec reconnaissance, je demeure,
Mlle. L. Gauthier,
15 Sept. 1901. 4 Union Park, Boston, Mass.



Cher Professeur Collins:

Je suis heureux de vous écrire qu'après avoir terminé votre second cours de traitement, je me suis senti guéri. Je me sens renforcé, plein de courage et de vie. Je puis vaquer à mes occupations et les douleurs que je ressentais dans tous les membres sont disparues. Mon système autrefois nerveux se sent ranimé, et je repose facilement. Si ces quelques lignes de reconnaissance peuvent vous aider dans votre noble travail, je vous permets de les publier pour le bien des amis souffrants. Je certifierai que le Purificateur du Professeur Collins m'a ramené à la santé et qu'il ne peut avoir son égal.

Eugène Filibert,
9 Sept. 1901. 395 7th Ave., New York.

Tous les médicaments nécessaires pour la guérison seront expédiés par Express dans toutes les parties des Etats-Unis, du Mexique et du Canada.

HEURES DE CONSULTATION — Tous les jours de 10 h. à 1 h., de 2 h. à 5 h.
Tous les soirs de 7 h. à 8 h. Le Dimanche de 10 h. à 1 h.

Prof. COLLINS, New York Medical Institute,
140 Ouest 34e rue, NEW YORK.

Bevril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot: Pharmacie C. Beaupre, 319f Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 50 années, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 26, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon 1/2 fr. Franco 1/2 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détergant, dissipe les Rougeurs, Rides précoces, Anguilles, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'usage pur, il nettoie, on le sait, Masques et Tâches de rousseur.

11 déca de 1849

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Elle trempa de nouveau le bout de la branchette dans la glu, et recommença son opération.

L'extrémité toucha une seconde fois le fond et ramena une seconde lettre.

Aimée Joubert eut peine à retenir une exclamation de joie en voyant apparaître l'enveloppe jaune.

— Nous la tenons ! fit-elle.

— Bonne affaire ! appuya Sylvain Cornu.

Mme Rosier remit dans la boîte la première lettre, jeta les brins de bouleau dont elle n'avait plus besoin et donna l'ordre à Sylvain de refermer le pot de glu.

— Galoubet, dit-elle ensuite, allez prévenir au poste de l'Elysée que notre surveillance dans le quartier est terminée... Nous vous attendons ici... Faites vite...

L'agent joua des jambes avec une vélocité si grande qu'au bout de cinq minutes il était de retour.

— Si nous trouvons maintenant une voiture, reprit Aimée, en marchant vers la rue Royale pour gagner le boulevard, nous saurons vite ce qu'il y a dedans.

A la place de la Madeleine stationnaient deux ou trois fiacres.

La policière monta dans un de ces fiacres avec les deux hommes et donna au cocher l'adresse de la rue Meslay.

En vingt minutes on fut arrivé.

Mme Rosier ouvrit à l'aide de son passe-partout la porte de la maison qui nous est connue et monta, toujours suivie des agents subalternes, dans l'appartement que la police mettait à sa disposition.

Aussitôt la porte fermée, elle alluma une bougie.

Elle ne disait pas un mot.

Sylvain et Galoubet, aussi anxieux, aussi fiévreux qu'elle, suivaient du regard ses mouvements.

Aimée Joubert prit sur son bureau une lampe à esprit-de-vin, surmontée d'une bouilloire ronde, n'ayant d'autre ouverture qu'une mince tube de cuivre dont l'orifice mesurait un demi-centimètre de diamètre environ, et qui se fermait par une petite plaque de même métal.

Elle souleva cette plaque, prit une carafe et fit adroitement couler dans le tube un filet d'eau.

Quand elle sentit à la pesanteur que la bouilloire était aux trois quarts pleine, elle la plaça sur le trépied de la lampe qu'elle alluma, après avoir laissé tomber la petite plaque.

La flamme bleuâtre lécha les flancs du récipient.

Bientôt on entendit un frisson intérieur, suivi d'un glou-glou annonçant que l'eau entraînait en ébullition.

En effet, au bout de quelques secondes, la plaquette cédant à l'action de la force motrice se souleva et un jet de vapeur s'échappa du tube.

Pendant ce temps, la policière avait déchiffré la suscription de la lettre.

Cette suscription, nos lecteurs s'en souviennent, était ainsi conçue :

“ LONDRES

Regent-Street. — Bureau restant.

“ Monsieur X. Y. Z. 21-

“ ANGLETERRE. ”

— Des précautions ! — murmura Mme Joubert, — je tiens un secret ! — si Galoubet ne s'est pas trompé, ce sera la perte du misérable... ”

Présentant alors l'envers de l'enveloppe à l'extrémité du tube de cuivre, elle laissa le jet de vapeur humecter et amollir la gomme.

Certaine qu'elle pouvait agir, elle posa la lettre sur la table et glissa la lame flexible d'un couteau à papier entre les deux parties de l'enveloppe qui se disjoignirent aussitôt.

Galoubet, très attentif et très intéressé, ne put retenir cette exclamation :

— Ça y est !...

Mme Rosier tira vivement la lettre de l'enveloppe, la déplia et regarda la signature.

Elle lut avec étonnement : P. MARTIN.

— Nous serions-nous trompés ?... — fit-elle tout à coup.

— Non... non... — répliqua Galoubet, — c'est bien celle-là... j'en réponds...

La policière cependant dévorait la lettre que nous avons produite *in extenso*, et que Verdier avait écrite dans le petit hôtel de la rue de Suresnes.

— Eh bien, vous vous êtes trompé parfaitement, malgré votre assurance ! — reprit-elle avec mauvaise humeur en s'adressant à Galoubet. — Ceci est la lettre d'un bon bourgeois... — Elle ne signifie absolument rien.

— Ça n'est pas possible, puisque l'homme était le faux abbé ! — répondit Galoubet en se levant et en venant jeter un regard sur l'épître.

Mme Rosier relisait la missive pour la seconde fois. Elle poussa soudain un cri.

— Qu'y a-t-il ? — demandèrent les deux hommes étonnés.

— Il y a que cette lettre est à grille...

Et la policière ouvrit vivement un tiroir de son bureau.

— A grille ? — répétèrent Galoubet et Sylvain Cornu, pour qui ces mots n'offraient aucun sens ; — qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous allez voir, — dit Aimée Joubert en prenant un papier ployé, — vous allez voir, et vous comprendrez...

Elle déplia la grille trouvée dans la poche du gilet de l'homme assassiné rue Montorgueil et déposé à la Morgue, puis elle l'appliqua bien exactement sur la première page de la lettre.

Alors apparurent les mots tracés d'abord par le faux abbé Méryss et qui en donnaient le véritable sens, celui-ci :

“ Tout va bien ici comme je te l'ai écrit. — Dans les premiers jours de juin tout sera fini. — Nous aurons les extraits de mort en notre possession. — Écris-moi si nous devons partir te rejoindre après l'affaire faite et laisser notre jeune homme à Paris se charger de faire relever les extraits. Il viendrait nous retrouver à Londres... ”

La page finissait sur ces mots.

Aimée Joubert la retourna, appuya la grille sur le verso et continua sa lecture :

“ L'espionne nous harcèle sans cesse. — Nous sommes traqués et il serait prudent de nous esquivier le plus vite possible. J'attends une réponse mercredi. J'irai la prendre au bureau de la rue d'Enghien, toujours sous le couvert I. J. K. 50. ”

Mme Rosier se leva, rayonnante, les yeux étincelants.

— Enfin ! — s'écria-t-elle. — Les voilà donc à notre merci !... Vous avez beau vous cacher dans les ténèbres, misérables, et vous y croire en sûreté, mercredi prochain je vous tiendrai ! mercredi vous serez dans mes mains ! !

Elle s'interrompit pendant une ou deux secondes, puis reprit avec exaltation :

— Je savais bien, moi, qu'il y avait un complice qu'ils font agir... qu'ils poussent en avant. — C'est le jeune homme dont ils parlent... — Mais que veulent-ils dire avec leurs extraits mortuaires ? — Quel crime se cache sous ces mots si clairs et si obscurs à la fois ?... Pourvu que nous puissions empêcher ce crime de s'accomplir... — Que Dieu me vienne en aide, et je jetterai Lartiques à ses juges, et le vieux compte sera réglé ! !

Galoubet et Sylvain Cornu frissonnaient, en écoutant parler celle qu'ils nommaient la patronne.

Sa voix, brève et métallique, — une voix qu'ils ne lui connaissaient pas, — les glaçait d'épouvante.

Debout, les narines frémissantes, les sourcils rejoins, les yeux pleins de flammes, elle semblait l'incarnation vivante de la Justice prête à frapper.

XLII

Eh ! eh ! patronne, — fit Galoubet triomphant, — vous voyez bien que je ne m'étais pas trompé ! !

— La justesse de votre coup d'œil vous a merveilleusement servi. — Nous avons à présent tous les atouts dans les mains... Je considère la partie comme gagnée, et c'est à nous trois qu'en reviendra l'honneur !... Pas un mot à la Bréfecture de ce qui s'est passé. Je veux que la nouvelle de l'arrestation des scélérats éclate comme un coup de foudre.

— Nous serons muets comme des carpes ! — répliqua Galoubet. — Seulement ne pensez-vous point, patronne, qu'on pourrait surveiller le quartier du faubourg Saint-Honoré ?... Notre homme ne l'habite pas, mais doit y venir souvent... C'est dans une maison du quartier qu'il a écrit cette lettre, et il l'a mise à la poste en retournant chez lui.

— Oui... — Je confierai la surveillance à Jodelet et à Martel, et je réserverai pour nous le traquenard à tendre rue d'Enghien, au bureau de poste.

Galoubet se frotta les mains.

— Ce sera du nanan ! — s'écria-t-il. — Et je ne sais pas si nous les épaterons, là-bas, quand nous leur en amènerons un de la bande ?

— Discretion, surtout !

Sylvain Cornu, qui n'avait encore rien dit, prit la parole et formula cet aphorisme :

— C'est-à-dire, patronne, qu'après de nous l'obélisque sera bavard ! !

— Maintenant il faut replacer la lettre dans son enveloppe... — reprit Mme Rosier.

Et après avoir écrit sur son agenda l'adresse de Londres et les initiales sous lesquelles on devait envoyer la réponse au bureau de la rue d'Enghien, elle glissa la feuille repliée dans l'enveloppe jaune qu'elle renferma à la gomme.

— En sortant d'ici nous mettrons cette lettre à la poste... — Partons...

Tous les trois quittèrent la maison de la rue Meslay où Sylvain et Galoubet laissèrent leurs déguisements, et Mme Rosier, après avoir jeté l'enveloppe jaune dans la boîte d'un marchand de tabac voisin de l'Ambigu, retourna chez elle, rue de la Victoire.

Le lendemain, dans la matinée, elle devait accompagner son fils à l'hôtel de la rue de Verneuil où M. Bressolles les avaient invités à déjeuner.

Elle s'appêta doucement et Maurice vint la prendre vers dix heures.

Le comte Yvan avait attendu l'arrivée du docteur Ivanow qui, sous prétexte de voir son compatriote, ne manquait pas de venir faire chaque jour sa visite au malade, puis il s'était rendu rue Vavin, chez Gabriel Servet.

Simone, de son côté, avait fait dès le matin ses préparatifs de sortie.

A dix heures elle quitta le pensionnat pour prendre le chemin de l'atelier du jeune artiste.

Comme elle franchissait le seuil de l'institution un individu de taille moyenne, portant une barbe brune très touffue, et distribuant aux passant les prospectus d'un tailleur en vogue, de l'autre côté de la rue, juste en face de la porte, interrompit tout à coup sa distribution, plaça le reste de ses prospectus dans une sorte de sacoche dont il était muni, et suivit la jeune fille en ayant soin de laisser entre elle et lui une distance d'une vingtaine de pas.

Simone s'arrêta au bureau des omnibus de la Madeleine, attendit un instant et monta dans le véhicule faisant le trajet de la place du Havre et Vaugirard.

L'homme à barbe brune y prit place à son tour et s'installa presque en face de la jolie lingère.

A la station de la rue de Vaugirard Simone descendit.

Le distributeur de prospectus en fit autant.

La jeune fille parcourut à pied la rue Saint-Placide, puis la rue Notre-Dame-des-Champs, arriva rue Vavin et entra chez Gabriel Servet.

L'homme barbu ne l'avait point perdue de vue ; — il fit halte en face de la maison, exhiba de nouveaux imprimés et commença sa distribution.

Le comte Yvan était depuis un quart d'heure dans l'atelier.

L'accueil fait à Simone fut d'une cordialité touchante.

— Vous avez reçu ma lettre, chère enfant ? — demanda le Russe.

— Oui, monsieur, et je m'empresse de me rendre à votre appel... — Que puis-je faire pour Mlle Marie Bressolles et pour M. Albert de Gibray ?... — Disposez de moi... — Je suis prête... — Que m'ordonnez-vous ?...

— Laissez-nous vous remercier d'abord de votre dévouement à une bonne cause, — dit le peintre, — mon ami le comte Yvan vous expliquera ensuite ce qu'il attend de vous...

— Ne me remerciez point de ce que je fais, ou de ce que je veux faire... — répliqua Simone en rougissant. — Si vous me donnez le moyen de payer ma dette de reconnaissance, c'est moi qui serai votre obligée... — Maintenant je vous écoute... — M. Albert de Gibray et Mlle Marie sont-ils donc encore menacés ?...

— Ils le sont... Mais le péril a changé de nature...

— Comment cela ?

— Mlle Bressolles va mieux, paraît-il, et Albert de Gibray, en pleine convalescence, sera debout dans huit jours...

— Quel bonheur ! — s'écria Simone.

— Ne vous réjouissez pas trop vite... — Le péril existe toujours, mais sous une autre forme, je le répète... — On en veut à l'amour, au bonheur de deux pauvres enfants qui s'aiment... — On s'occupe en ce moment de briser leur avenir...

— Vous voulez parler du mariage de Mlle Marie ? — fit vivement Simone.

— Vous savez donc qu'un mariage est projeté ? — s'écria le comte Yvan très surpris.

— Oui... je le sais depuis hier.

— Par quel hasard l'avez-vous appris ?

— De la façon la plus simple du monde... — Mme Dubief a reçu une lettre de M. Bressolles qui lui annonce le prochain mariage de sa fille... — Elle m'a fait part de cette nouvelle en ajoutant que Mlle Marie désirait vous voir.

— Avez-vous eu la pensée que la jeune fille consentait sans répugnance à ce mariage ?...

— Non certes !

— Qu'avez-vous donc supposé ?...

— Qu'on fait violence à Mlle Bressolles ou qu'elle se sacrifie pour éviter à son père une douleur... — C'est à cette dernière supposition que je m'arrête avec la presque certitude de ne pas me tromper, car cette certitude résulte des confidences de Mlle Marie à la suite desquelles je vous ai apporté une lettre pour M. de Gibray...

— En effet, mon enfant, vous ne vous trompez pas, et c'est à cette lettre que nous allons répondre aujourd'hui, car nous savons que votre chère protectrice se sacrifie héroïquement...

— Vous désirez que je lui porte cette réponse, n'est-ce pas ?

— Oui, et que vous sachiez par elle où en sont les projets dont on parle et si le jour, ou tout au moins l'époque du mariage, est fixé... — Nous avons besoin de connaître cela, et nous ne pouvons le connaître que par vous...

— Vous voulez le bonheur de Mlle Marie, n'est-ce pas ?

— Nous voulons l'arracher à une existence pire que la mort.

— Apprenez-moi donc alors ce que je dois lui dire...

— Qu'Albert de Gibray lui ordonne de vivre et de se conserver pour lui qui est sauvé, qui vivra, qui l'aime et dont elle deviendra la femme...

— Ce n'est point un vain espoir que je ferai naître dans son âme ?

— Non, je vous le jure !

— Mais dans ce cas ne serait-il pas plus convenable d'avertir M. Bressolles lui-même ?... — Je sais qu'il pensait à unir Mlle Marie et M. Albert de Gibray avant la maladie qui, frappant celui-ci, a rendu le mariage impossible...

— Nous ne pouvons aller trouver M. Bressolles sans savoir quelles sont les causes impérieuses du mariage hâtif dont on s'occupe en ce moment... — donc c'est à la jeune fille qu'il faut parler d'abord...

— Lui apprendre que M. Albert est sauvé et qu'il lui commande de se garder à son amour, c'est la forcer à se mettre en lutte ouverte contre sa famille... — répliqua Simone.

— Il faut, au contraire, qu'elle paraisse soumise aux volontés qu'on lui impose... — Il faut qu'en apparence elle accepte tout... — Elle n'a rien à craindre, puisqu'au dernier moment le sacrifice ne s'accomplira pas, puisqu'Albert de Gibray seul sera son nom... — Voilà ce qu'il importe de lui dire...

— Écrivez-le-lui, monsieur... — répliqua Simone. — Elle vous croira, vous, tandis que si je parle elle pourra supposer que je cherche par un mensonge à adoucir ses peines.

— Vous avez raison, mon enfant... Je vais écrire...

Le comte Yvan s'assit devant un bureau et traça ces quelques lignes :

« Mademoiselle,

« Albert est sauvé. — Il vivra...

« Il vous ordonne de vivre pour l'aimer et pour devenir bientôt sa femme.

« Nous avons besoin, nous ses amis et les vôtres, de savoir quel est le puissant motif du sacrifice qu'on vous impose et que vous acceptez.

« N'ayez aucune crainte ; — on veille sur vous ; — on a fait le serment d'assurer votre bonheur, mais on vous recommande au nom d'Albert de ne rien changer en ce moment à votre attitude, à vos façons d'agir, et de ne témoigner aucune répugnance pour le mariage qu'on vous impose.

« Plus vous semblerez avoir hâte de conclure ce mariage, plus s'approchera l'époque où vous serez heureuse.

« Ayez la foi, mademoiselle, ayez le courage et l'espérance, et ne doutez point de moi, le meilleur ami d'Albert et votre absolument dévoué,

« Comte YVAN SMOILOFF. »

— Vous porterez cette lettre à Mlle Bressolles, chère enfant, — dit le jeune Russe quand il eut achevé, — et vous viendrez nous répéter ce soir ici, n'est-ce pas, les confidences qu'elle vous aura faites ?

XLIII

Simone prit la lettre et répondit :

— Ce soir, je viendrai ici, monsieur le comte, et je me rends à l'instant à l'hôtel de la rue de Verneuil.

— Nous descendrons ensemble, — fit le jeune Russe.

Et après avoir dit au revoir à Gabriel Servet, il quitta l'atelier avec Simone.

Celle-ci tenait à la main la lettre écrite par Yvan.

En arrivant sur le trottoir de la rue Vavin elle la glissa dans la poche de sa robe, mais pas assez vite pour que le distributeur de prospectus, qui stationnait en face, n'ait eu le temps de l'apercevoir.

A la vue du comte cet homme tressaillit, et malgré lui baissa la tête.

Yvan serra la main de Simone et se dirigea vers le Luxembourg, tandis que la jeune fille gagnait la rue Notre-Dame-des-Champs.

L'homme barbu, renouvelant son manège de la rue de la Ville-l'Évêque, interrompit aussitôt sa distribution d'imprimés et prit chasse.

Tout en jectant du côté par où s'éloignait le comte un regard chargé de menace, il murmurait :

— On vous retrouvera, vous, soyez tranquille ! ! et vous ne perdrez rien pour avoir attendu ! !

Il était près de deux heures lorsque la lingère arriva rue de Verneuil à la porte de l'hôtel Bressolles.

Elle en franchit le seuil.

L'homme qui la suivait s'installa de l'autre côté de la rue et recommença sa distribution.

Simone, en entrant dans l'hôtel, sentait un petit frisson courir sur sa chair.

Elle avait peur...

Peur de quoi ?

Il lui aurait été impossible de l'expliquer, ne se rendant pas compte de façon bien nette du sentiment qu'elle éprouvait, sentiment complexe d'ailleurs et difficile à définir.

La jeune lingère craignait de ne pouvoir se trouver un instant seule avec Marie, pour lui donner la lettre dont elle s'était chargée et lui apprendre que des amis dévoués se préoccupaient de son bonheur.

Dans ce cas comment apporterait-elle au comte Yvan les détails qu'il désirait avoir relativement au prochain mariage de Mlle Bressolles ?

Et si ces détails manquaient au comte, comment pourrait-il agir ?

Mme Rosier, — nos lecteurs le savent — déjeunait avec Maurice à l'hôtel de l'ex-architecte.

On en était au dessert.

Le valet de chambre entra et dit :

— Il y a là une jeune dame qui demande à voir mademoiselle.

— Simone, sans doute... — fit Marie avec joie.

— Oui, mademoiselle, c'est bien le nom que cette jeune dame m'a prié d'annoncer.

Maurice avait quelque peine à cacher son émotion, ou plutôt son épouvante.

Simone venait rue de Verneuil, envoyée sans doute par le comte Yvan pour parler à Marie...

C'était grave.

— Eh ! bien, — dit M. Bressolles, — priez Mlle Simone d'attendre un instant... — Ma fille ira la rejoindre dans quelques minutes...

Ceci ne faisait point l'affaire de Maurice.

A tout prix il fallait éviter de laisser Simone en tête-à-tête avec la fille de Valentine.

— Pourquoi priver Mlle Marie du plaisir de voir tout de suite une personne qui l'intéresse ?... — dit-il vivement. — Ma mère serait désolée, cher monsieur Bressolles, si sa présence vous empêchait de donner l'ordre d'amener ici sur le champ Mlle Simone...

— C'est une excellente idée, monsieur Maurice !... — s'écria Marie. — Simone m'inspire non seulement le plus grand intérêt, mais la plus vive affection... — Elle mérite l'un et l'autre, et je serai heureuse si mon père veut bien la faire introduire et l'inviter à prendre le café avec nous...

— Faites entrer... — dit M. Bressolles.

Quand le valet de chambre fut sorti, il ajouta :

— C'est sur ma demande adressée à Mme Dubief que cette brave enfant vient nous voir aujourd'hui... — Je serais heureux que Marie, en se mariant, la prenne auprès d'elle...

— Moi aussi, j'en serais heureuse... bien heureuse, — répondit Marie, — et je remercie mon père d'avoir eu cette pensée.

Maurice fronça les sourcils.

Simone entra, conduite par le valet de chambre.

En se voyant dans la salle à manger où se trouvaient des figures inconnues, la jeune lingère fut dans le premier moment tout interdite.

Marie quitta sa place, fit quelques pas au-devant d'elle, l'embrassa très affectueusement et lui dit :

— Ah ! ma chère Simone, que je suis contente de votre visite ! ! — Venez vite vous asseoir entre mon père et moi... — Nous avons beaucoup à causer avec vous...

Ces bonnes paroles diminuèrent un peu le malaise de Simone.

Elle salua les personnes qui se trouvaient à table et s'approcha de M. Bressolles qui lui serra la main et la fit asseoir à côté de lui.

Valentine regarda Maurice, dont les yeux ne pouvaient se détacher du visage de Simone...

Mme Rosier, de son côté, examinait la jeune fille et se sentait charmée par la beauté de son visage et par l'expression douce et modeste de sa physionomie.

—Je suis enchantée que vous vous soyez rendue sans retard à mon appel, ma chère enfant,—commença l'ex-architecte,—j'ai à vous adresser une proposition qui vous sera, je l'espère, agréable...

—Ce que vous me proposerez, monsieur, est accepté d'avance...—répliqua Simone.—Vous ne pouvez avoir pour but que mon intérêt, je le sais...

—Vous avez bien raison de n'en pas douter...

—De quoi s'agit-il, monsieur?...

—Rien ne m'empêche de vous l'apprendre immédiatement, puisque nous sommes en famille...—Mme Dubief vous a-t-elle dit que ma fille allait se marier?...

Simone tourna ses regards vers Marie qui pâlit légèrement et dont les yeux se remplirent de larmes. Elle sentit son cœur se serrer et balbutia :

—Mme Dubief me l'a dit, monsieur, en m'annonçant que vous désiriez me voir...

—Oui,—fit Marie Bressolles d'une voix qu'elle essayait vainement d'affermir et qui résonna comme un glas funèbre aux oreilles de Simone,—dans huit jours je m'appellerai madame Vasseur... et voilà mon futur.

En même temps, de la main elle désignait Maurice qui s'inclinait en souriant.

—Dans huit jours ! —répéta Simone atterrée.

—Mon Dieu, oui...—Dans la soirée de jeudi prochain nous signerons notre contrat de mariage, et le jeudi suivant nous irons à la mairie...

Simone jeta sur Maurice un regard furtif.

Le fils d'Aimée Joubert était très beau, nous le savons, et pourtant son visage, malgré l'irréprochable régularité des traits, déplut souverainement à la jeune fille.

L'ex-architecte reprit :

—J'en arrive à la proposition que je veux vous adresser... Marie vous aime de tout son cœur et vous éprouvez pour elle un sincère attachement... c'est bien vrai, cela, n'est-ce pas ?

—Ah ! certes oui, monsieur, c'est vrai !

—Il vous serait donc agréable à toutes deux d'être rapprochées l'une de l'autre...

—Rien ne me serait plus agréable, à moi. Mais est-ce possible ?

—Possible et facile...

—Comment cela ?...

—Marie va bientôt avoir besoin d'une personne intelligente, active, dévouée, pour la suppléer dans mille détails et prendre, avec le titre de femme de confiance, la direction de son intérieur... C'est cette position que je vous offre, et je suis certain d'avance que mon gendre futur m'approuvera...

—Je vous approuverai plutôt deux fois qu'une ! répliqua Maurice. Il suffit de voir mademoiselle pour comprendre que vous avez fait un bon choix !...

—Eh bien ! Simone ? demanda M. Bressolles. Pourquoi vous taisez-vous ? On croirait presque que vous hésitez...

—Oh ! non, je n'hésite pas... Votre proposition me comble de joie et de reconnaissance... Rien au monde ne saurait me rendre plus heureuse... mais...

Elle s'interrompit.

—Il y a donc un *mais* ?... s'écria l'ex-architecte.

—Jugez-en, monsieur... Puis-je, sans ingratitude, quitter Mme Dubief qui m'a reçue chez elle avec tant de bienveillance et qui se montre chaque jour pour moi si affectueuse et si bonne !...

—Ne vous préoccupez point de cela, ma chère Simone, quoiqu'un tel scrupule soit tout à votre éloge. J'ai déjà écrit à ce sujet à Mme Dubief...

—Ah !

—Elle consentira par sympathie pour Marie à vous rendre votre liberté... Vous causerez avec elle de mes

intentions, et tout en vous regrettant, elle vous dira *Partez !* Vous traiterez cette question le plus tôt possible, car je suis certain que Marie sera impatiente de vous avoir vite auprès d'elle...

—Ce soir même si cela se pouvait... appuya Marie Bressolles...

—Je le voudrais aussi, mademoiselle, mais cela ne se peut pas...

—Pourquoi donc ?

—Il faut que Mme Dubief ait le temps de me trouver une remplaçante...

—C'est juste, dit l'ex-architecte, seulement d'ici à jeudi, elle aura cherché et réussi dans ses recherches.

—Je l'espère, monsieur...

Maurice ne sourcillait point et semblait se désintéresser de l'entretien.

Ce calme, tout de surface, ne l'empêchait pas de se sentir très préoccupé, très inquiet...

XLIV

La préoccupation, l'inquiétude du fils d'Aimée Joubert avaient certes de sérieux motifs.

Simone dans la maison de Ludovic Bressolles c'était le renversement de tous les plans conçus : c'était de plus pour Valentine un danger permanent.

Qui sait si Paul de Gibray, guidé par un hasard quelconque, ne devinerait pas sa fille en la voyant auprès de la mère dont le visage ressemblait vaguement à celui de Simone ?...

Peut-être suffirait-il d'un choc pour que la lumière jaillit, et tout serait perdu...

Marie approchant sa bouche de l'oreille de Simone, lui dit deux ou trois mots à voix basse.

Maurice s'en émut.

Comment empêcher un échange de confidences ? Confidences dangereuses, car il ne doutait point que la jeune fille eût été chargée par le comte Yvan de communications particulières.

—Deux heures et demie !... fit-il tout à coup en regardant sa montre. Souvenez-vous, mademoiselle, que nous devons prendre le train pour Maison-Laffite avec madame votre mère à trois heures et demie.

—C'est vrai... dit Marie, je l'oubliais...

Simone se leva.

Depuis un instant elle avait glissé sa main droite dans la poche de sa robe et ses doigts effilés roulaient lentement la lettre d'Yvan Smoiloff.

Elle voyait bien qu'elle ne pourrait se trouver seule avec Mlle Bressolles ; cependant il fallait qu'elle remit cette lettre, car (et ceci pour elle était manifeste), la pauvre enfant se résignait à un mariage odieux.

—Ainsi, ma chère Simone, lui dit Marie, vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour venir vous installer auprès de moi dans les premiers jours de la semaine ?

—Oui, mademoiselle... J'espère être là pour assister à votre bonheur...

—Mon bonheur... répéta Marie avec un soupir plein d'amertume. Mon bonheur, oui...

En même temps elle prenait la main que lui tendait sa protégée, et en serrant cette main elle sentit entre les doigts de Simone le papier roulé.

Elle tressaillit violemment et saisit ce papier.

Simone tournait le dos à la table.

Le mouvement qui venait d'avoir lieu passa tout à fait inaperçu.

Marie mit sans affectation dans sa poche la lettre roulée, puis reconduisit sa protégée jusqu'au seuil de la salle à manger.

Là, en embrassant Simone elle lui dit tout bas :

—Est-ce une bonne nouvelle que vous m'apportez ?

—Oui, mademoiselle... répliqua de même la lingère. Il s'agit de M. Albert...

Puis elle sortit.

Maurice avait suivi des yeux les deux jeunes filles. Il vit Marie pâlir, chanceler, et sans transition devenir pourpre.

Il comprit qu'un échange de mots à voix basse venait d'avoir lieu et il crispa ses doigts avec rage.

Marie, déjà remise de la violente émotion qu'elle avait éprouvée, revint à la table.

—Ma mère, dit-elle, je vais m'apprêter vite... Je serai à vous dans cinq minutes...

Et elle monta dans sa chambre.

Là, elle s'empressa de pousser un verrou afin d'éviter une surprise possible, déroula vivement la lettre remise par Simone, déchira l'enveloppe et lut.

A peine avait-elle déchiffré les premières lignes que des larmes, larmes de joie, cette fois, jaillirent de ses yeux.

Elle se laissa tomber à genoux, joignit les mains et remercia Dieu.

Après cet élan de gratitude elle reprit la lettre, elle en acheva la lecture, elle en comprit le sens, la portée, et se releva le visage rayonnant, l'âme pleine d'ivresse.

—Il est vivant !... murmura-t-elle. Vivant et bientôt guéri !... Eh bien ! moi aussi je veux vivre... Je veux guérir... Je veux être heureuse !... Je ferai ce que me demande le comte Yvan, cet ami inconnu qui est l'ami d'Albert... J'ai confiance...

Elle alluma une bougie, réduisit la lettre en cendres et se hâta de mettre la dernière main à sa toilette de sortie, bien résolue à jouer jusqu'au jour de la délivrance le rôle qu'on lui imposait au nom d'Albert.

Elle ne se demandait point quels moyens seraient employés pour amener cette délivrance.

Elle ne s'en inquiétait pas et se contentait de se répéter :

—J'ai confiance...

Dans le salon où l'on venait de se rendre en quittant la salle à manger, Mme Rosier causait avec M. Bressolles.

La pauvre mère se sentait doublement heureuse de voir ce qu'elle croyait être le bonheur de son fils, et d'entendre l'ex-architecte parler avec éloge de cet enfant qu'elle adorait.

Il avait suffi à Maurice d'un clignement d'yeux pour faire comprendre à Valentine qu'il voulait lui parler.

Elle sortit la première du salon.

Au bout de deux ou trois secondes le jeune homme alla la rejoindre dans la serre.

Leur entretien, d'ailleurs, devait être court.

—Vous avez quelque chose à me dire ?... demanda Valentine.

—Oui.

—Quelque chose d'important ?

—Plus qu'important... de grave...

—Vous me faites peur !... Expliquez-vous vite.

—Il faut, qu'à partir d'aujourd'hui, cette protégée de Marie, cette Simone, ne remette plus les pieds dans votre maison... Il faut qu'ici ou ailleurs elle ne revienne plus votre fille...

—Pourquoi ? fit Valentine stupéfaite.

—Parce que Simone est l'émissaire du comte Yvan et d'Albert de Gibray, et que je crains un complot dirigé contre moi...

—Simone, l'émissaire du comte Yvan et d'Albert de Gibray ! s'écria Mme Bressolles avec épouvante.

—Oui.

—Mais est-ce certain ?...

—C'est certain, j'en ai la preuve... et ce n'est pas tout...

—Mon Dieu ! qu'y a-t-il encore ?...

—A un moment donné une catastrophe pourrait résulter de la présence de Simone dans cette maison. Cette présence serait pour vous un danger permanent...

La stupeur et l'effroi de Valentine redoublèrent.

—Un danger permanent... balbutia-t-elle.

—Oui.

—Lequel ?

—Savez-vous ce qu'est Simone ?...

—Une enfant abandonnée... une orpheline... Que m'importe cela ? — Pourquoi m'adressez-vous cette question ?

—Parce que Simone est l'enfant de Jean de Gibray et le vôtre... —Comprenez vous, maintenant ?

Mme Bressolles devint livide.

—Ma fille ! — dit-elle d'une voix étranglée. — C'est ma fille ! !

—C'est votre fille, oui... et de cela aussi j'ai la preuve...

—Voilà donc pourquoi, sans la connaître, sans rien savoir, sa vue seule m'inspirait une terreur instinctive.

—Oui, et voilà pourquoi il ne faut pas qu'elle remette les pieds dans cette maison. Une circonstance impossible à prévoir, et par conséquent impossible à éviter, pour lui faire soulever le voile qui cache le passé... Elle parlerait alors et vous seriez perdue sans ressources.

—Vous avez raison !... cent fois raison !... mais puisqu'elle est l'émissaire du comte Yvan et d'Albert de Gibray, ils savent qui elle est ?

—Ils ne savent rien... — interrompit Maurice. — Le hasard seul les a réunis dans une pensée commune... — Personnellement, Simone ne serait point à craindre, car elle ignore le nom de sa mère, mais des questions peuvent lui être adressées, et d'après ses réponses Paul de Gibray, passé maître en son métier de juge d'instruction, pourrait percer à jour le mystère de sa naissance...

Mme Bressolles était atterrée.

—Ah ! — murmura-t-elle d'une voix à peine distincte, — c'est la fatalité qui l'a mise aux mains de nos ennemis et l'a conduite si près de nous ! — Et quand je pense que Marie s'est faite sa protectrice... son amie ! !

—Quoi de plus naturel ? — répliqua Maurice avec un ricanement sinistre. — C'est sa sœur... — La voix du sang parle...

—Mais comment l'empêcher de revenir ? — Comment lui fermer cette maison ?...

—Je ne sais rien, et d'ailleurs je ne suis point le maître chez votre mari... — C'est à vous de trouver et d'agir ? — Souvenez-vous seulement que tout peut crouler si vous n'éloignez point Simone !... Que Simone revienne ici, et mon mariage ne se fera pas, et alors ce sera moi qui devrai quitter cet hôtel pour n'y rentrer jamais.

—Mais, encore une fois, comment faire ?...

—Cherchez...

—Si je donnais l'ordre au concierge de lui refuser l'entrée ?

—Mauvais moyen !... — M. Bressolles et votre fille, étonnés de ne pas revoir Simone, s'informeront... — Ils seraient mis au fait de la consigne donnée par vous, et je vous mettrais au défi de la justifier à leurs yeux.

—Si je m'adressais à Mme Dubief ?

—Que lui diriez-vous ? — Il ne dépend pas d'elle, d'ailleurs, d'empêcher Simone de revenir...

Valentine frappa du pied avec rage et s'écria :

—Si tous les moyens que je propose sont impraticables, que faire ? — Le problème à résoudre vous intéresse aussi, ce me semble... — Moi, je ne trouve rien. Cherchez à votre tour !...

—Silence ! fit vivement Maurice.

—Qu'y a-t-il de doux ?

—On marche dans le salon voisin. On vient ici sans doute...

Maurice ne se trompait pas.

Il avait bien, en effet, entendu marcher.

C'était Marie qui les cherchait.

—Ma mère, dit-elle, je suis prête. M. Maurice, on nous attend.

Nos trois personnages rejoignirent au salon Ludovic Bressolles et Mme Rosier, et un instant après quittèrent l'hôtel pour se rendre au chemin de fer de la rue Saint-Lazare.

Ils allaient, nous le savons, à Maisons-Laffite, où ils devaient dîner chez le parrain de Marie et le prier d'assister à la prochaine signature du contrat de mariage de sa filleule.

Maurice, malgré son grand empire sur lui-même, était moins gai que de coutume.

Il songeait à Simone, arrivant comme un obstacle imprévu au milieu des combinaisons les plus savantes, et compromettant la réussite des plans les mieux ourdis...

Il se disait avec amertume que si l'abbé Méryss avait mis moins de lenteur dans ses travaux chimiques, la jeune fille en ce moment ne serait plus à craindre.

Il se demandait comment faire pour la maintenir quelques jours encore au pensionnat de Mme Dubief, et surtout pour empêcher son installation à l'hôtel Bressolles.

Naturellement ces questions, auxquelles il ne pouvait répondre, lui causaient une préoccupation très grande et le poussaient à la mélancolie.

XLV

Simone, en quittant la rue de Verneuil, avait repris le chemin de la rue Vavin.

Le distributeur d'imprimés que nous avons vu se placer en face de l'hôtel était toujours là glissant ses prospectus dans la main des passants.

En voyant sortir la jeune fille, il replaça son paquet dans sa sacoche, et pour la troisième fois il reprit sa chasse.

Quand Simone entra chez Gabriel Servet, il s'installa de l'autre côté de la rue et de nouveau exhiba ses petits papiers.

Au bout d'une demi-heure arriva le comte Yvan.

Il venait chercher la réponse que la jeune lingère avait promis d'apporter.

—M. le comte a voulu jouer au fin avec nous !... pensa l'homme barbu. Il a voulu nous faire croire qu'il quittait Paris. Ça n'empêche pas qu'avant ce soir nous saurons où il perche.

Simone venait de raconter à Gabriel Servet ce qu'elle avait appris rue de Verneuil.

Elle recommença son récit pour le Russe et lui expliqua comment elle s'était prise pour faire tenir sa lettre à Marie.

—Vous avez agi avec beaucoup de présence d'esprit et d'habileté, chère enfant... dit le comte. De cette façon Marie Bressolles sera prévenue... elle connaîtra ce qu'on lui cache sans doute... c'est le principal. Quand la signature du contrat doit-elle avoir lieu ?...

—Jeudi prochain... dans la soirée.

—Vous avez bien lu sur le visage de votre chère protectrice la douleur que lui cause ce mariage ?

—Oui, monsieur. J'ai la conviction absolue qu'elle se sacrifie.

—L'assurance du salut d'Albert lui donnera la force pour la lutte.

—Je crois comme vous, monsieur, que le courage lui reviendra...

—Que comptez-vous faire au sujet de la demande qui vous a été adressée d'entrer comme femme de confiance à l'hôtel Bressolles ?...

—J'attendrai que ce que vous allez tenter ait réussi... — Je crois que ma présence à l'hôtel en ce moment serait plutôt nuisible qu'utile, en cela qu'elle pousserait peut-être Mlle Marie à faire quelque imprudence... — Je m'abstiendrai même d'aller la voir ces jours-ci...

—Je ne saurais trop vous féliciter de votre prudence et de votre sagesse. — Attendez les événements.

Malheureusement la prudence et la sagesse admirées par le comte avaient un côté funeste inaperçu de lui.

Elles allaient donner à Maurice le temps d'agir.

Simone causa quelques minutes encore avec l'artiste et avec le Russe, puis elle les quitta pour regagner la rue de la Ville-l'Évêque.

Le distributeur d'imprimés savait où elle allait.

Il la laissa passer sans se déranger cette fois.

—Elle a rendu compte de sa mission, — se dit-il, — et elle rentre... — Nous la pincerons quand bon nous semblera... Attendons l'autre...

En conséquence il continua sa distribution aux passants peu nombreux de la rue Vavin.

Un observateur n'aurait pas manqué de faire cette réflexion :

—Voilà un gaillard qui choisit bien mal les endroits où il répand ses petits papiers !

Une heure s'écoula.

L'homme barbu commençait à trouver le temps singulièrement long.

Enfin le comte Yvan parut.

Aussitôt les prospectus rentrèrent dans la sacoche et l'espion se mit en marche derrière lui.

Le Russe prit la direction de la rue de Rennes, très voisine de la rue Vavin.

Il retournait chez Paul de Gibray.

Le distributeur de prospectus le vit entrer dans la maison du juge d'instruction.

Le concierge qui se trouvait sur le seuil le salua au passage.

—A merveille ! — pensa l'espion. — Le portier l'a salué, donc il le connaît... — Par ce pipelet je vais savoir si le comte Yvan habite la maison, ou s'il vient simplement y voir quelqu'un...

En même temps, un paquet de prospectus à la main, il s'approcha de la porte, et détachant de sa liasse un imprimé il le tendit au concierge en lui disant :

—Prenez-moi ça, mon brave, et lisez ! — C'est le prodige du dix-neuvième siècle ! — Pour vingt-neuf francs dix centimes un costume complet, en vrai drap, coupe des grands tailleurs, indéchirable et indécoûtable ! on n'en voit pas la fin... — C'est un cadeau que la maison des Cent mille paletots fait au public.

Le concierge prit le prospectus et se mit à rire.

—Ah ! ah ! — fit-il en riant. — Il est bon, le boniment ! — On les connaît vos costumes complets à vingt-neuf francs dix centimes, indécoûtables et indéchirables ! — De la jolie camelotte !

—Dame ! — répliqua le distributeur en riant aussi, — on en a pour son argent. Ce n'est pas aussi cossu que la pelure du jeune homme qui vient d'entrer chez vous et que vous avez salué en passant... — Joliment ficelé, le particulier ! Mais je vous parie un déjeuner que ses frusques coûtent un peu plus de vingt-neuf francs dix centimes.

Ah ! le Russe... — dit le concierge. — Oui, il en a pour pas mal d'argent sur le dos, — il a le moyen de se payer ça...

—Un de vos locataires, bien sûr ?...

—Non... — Il habite ici, mais en passant, chez le propriétaire, M. de Gibray, et ce n'est pas lui qui vous donnera sa pratique... Il se fait habiller chez les tailleurs du grand genre...

—Je regrette quand même de ne lui avoir point glissé un prospectus en douceur, une réclame bien comprise produit son petit effet... — Tenez, mon brave, en voilà pour tous vos locataires...

—Grand merci !...

Le concierge, appelé par sa femme, regagna la loge, et le distributeur d'imprimés s'éloigna en se disant :

—Le comte demeure chez M. de Gibray... — C'est de là que partent les complots contre Maurice... — Bon à savoir... — On avisera...

Tout en monologuant, l'homme descendait la rue de Rennes.

Un fiacre passait à vide.

Il y monta.

—A la course ou à l'heure ? — demanda le cocher.

—A la course.

—Où faut-il vous conduire ?

—A la gare Saint-Lazare.

—Faudra-t-il entrer dans la cour ?

—Non ; vous m'arrêterez au coin de la rue d'Amsterdam.

—Suffit.

A l'endroit indiqué le distributeur quitta la voiture, gravit pédestrement la rue d'Amsterdam, entra chez un marchand de vin et alla droit à un cabinet fermé où se trouvaient attablés deux hommes jouant au piquet.

A côté d'eux se voyait un nombre respectable de bouteilles vides, prouvant de façon indiscutable qu'ils fêtaient le jus de la treille, tout en courtisant la dame de pique.

—Ah ! ah ! — dit l'un des deux hommes, — vous voilà de retour !...

—Oui...

—Vous avez gagné votre pari ?

—Parfaitement. — Je viens donc vous rapporter sa coche, vos prospectus, votre casquette et votre médaille...

—Et les quarante francs que vous m'avez promis ?

—Les voici...

En même temps, Lartigues, — que nos lecteurs ont déjà deviné, — posait deux pièces d'or sur la table.

L'homme empocha les quarante francs.